

LES CARNETS RETROUVÉS
D'ANTOINE DE SAINT-EXUPÉRY

Le Petit Prince et Champos

19 RÉCITS POUR UN ÉTÉ EXTRAORDINAIRE

19 histoires
pour rêver,
grandir et
regarder le monde
avec le **cœur**



Une aventure quotidienne
au cœur de l'univers du Petit Prince,
à partager avec les enfants

★ ACCUEIL DE LOISIRS CHAMPOS • ÉTÉ 2026 ★

Préface

Aux enfants, aux parents... et à tous ceux qui n'ont pas tout à fait oublié d'être des enfants

Il existe des livres qui racontent une histoire.

Et puis il existe des livres qui nous accompagnent toute une vie.

Le Petit Prince fait partie de ceux-là.

Depuis sa publication en 1943, le chef-d'œuvre d'Antoine de Saint-Exupéry traverse les générations sans jamais perdre de sa force. Derrière l'apparente simplicité de son récit se cachent des questions universelles : l'amitié, l'amour, le temps, la responsabilité, la différence, le regard porté sur le monde ou encore la place que nous accordons à ceux qui nous entourent.

Lorsque nous avons imaginé le projet pédagogique de l'été 2026 de l'accueil de loisirs de Champos, une évidence s'est imposée : nous souhaitions proposer bien plus qu'un simple thème d'animation. Nous voulions offrir aux enfants un véritable voyage.

Un voyage où chaque journée serait une nouvelle étape.

Un voyage qui donnerait envie de rêver, de créer, de jouer, de réfléchir et de grandir.

Un voyage dont ils seraient les héros.

Pendant dix-neuf journées, les enfants ont ainsi suivi Antoine de Saint-Exupéry dans son aventure.

Ils ont découvert son enfance, partagé son rêve de devenir aviateur, préparé son départ et vécu le crash de son avion dans le désert.

Ils ont rencontré le Petit Prince, dessiné un mouton, appris à reconnaître les baobabs avant qu'ils ne deviennent trop grands, admiré les couchers de soleil, découvert la Rose, parcouru les planètes des adultes, rencontré le Renard, cherché un puits au milieu du désert et, enfin, levé les yeux vers les étoiles en se demandant si tout cela avait réellement existé.

Chaque journée était l'occasion de raconter une nouvelle partie de l'histoire, mais aussi de vivre une expérience : un grand jeu, une activité artistique, une aventure sportive, une découverte scientifique, une discussion philosophique ou simplement un moment de partage.

Ainsi, la littérature quittait les pages d'un livre pour devenir une aventure vécue.

Ce livre est né de cette envie.

Il ne cherche pas à remplacer l'œuvre originale de Saint-Exupéry. Au contraire, il souhaite donner envie de la découvrir ou de la redécouvrir.

Les récits qui suivent reprennent les grandes étapes du voyage du Petit Prince, tout en étant adaptés à une lecture quotidienne auprès d'enfants de quatre à dix ans.

Le choix a été fait de raconter l'histoire comme si Antoine de Saint-Exupéry lui-même s'adressait aux enfants de l'accueil de loisirs.

Chaque récit est construit comme une nouvelle page retrouvée de son carnet de voyage.

Cette forme permet aux plus jeunes d'entrer progressivement dans une œuvre parfois exigeante, tout en conservant son esprit, sa poésie et les grandes idées qui en font toute la richesse.

Si, en refermant ce livre, un enfant lève les yeux vers le ciel pour chercher l'étoile du Petit Prince...

Si un parent prend quelques minutes pour lire une histoire avec son enfant...

Si une famille partage un coucher de soleil ou une promenade en prenant le temps d'observer ce qui l'entoure...

Alors notre pari sera réussi.

Enfin, nous souhaitons adresser un immense merci à toute l'équipe d'animation.

Pendant ces dix-neuf journées, chacun a contribué à faire vivre cette aventure avec enthousiasme, créativité et bienveillance.

Grâce à leur imagination, les personnages du *Petit Prince* ont quitté les pages du livre pour entrer dans le quotidien des enfants.

Les animateurs n'ont pas seulement raconté une histoire.

Ils ont permis aux enfants de la vivre.

À vous maintenant de tourner la première page.

Installez-vous confortablement.

Levez les yeux vers les étoiles.

Et laissez Antoine de Saint-Exupéry vous raconter comment, un jour, au milieu d'un immense désert, il fit la plus extraordinaire des rencontres.

Bon voyage...

Chapitre 1 : Quand j'étais un petit garçon...

Bonjour les explorateurs !

Je suis heureux de vous rencontrer. Vous me connaissez peut-être parce que j'ai écrit l'histoire du Petit Prince. Mais avant de devenir écrivain, avant même de piloter des avions au-dessus des montagnes, des océans et des déserts, j'ai d'abord été un petit garçon. Un enfant, comme vous.

J'ai grandi dans une grande maison où il y avait toujours quelque chose à découvrir. Les journées semblaient ne jamais finir. Chaque pièce cachait un trésor, chaque arbre du jardin devenait un château, une montagne ou une forêt mystérieuse.

J'aimais observer le monde. Je pouvais rester de longues minutes à regarder les nuages changer de forme ou les fourmis construire leurs chemins. Je me posais des centaines de questions auxquelles personne ne semblait avoir de réponse.

Pourquoi les oiseaux savent-ils retrouver leur chemin ?

Comment les étoiles tiennent-elles dans le ciel ?

Que se passe-t-il derrière l'horizon ?

Les grandes personnes répondaient souvent :

— Tu comprendras plus tard.

Mais moi, je voulais comprendre tout de suite.

Un jour, alors que je feuilletais un vieux livre consacré aux grandes forêts du monde, je suis tombé sur une illustration qui allait changer ma façon de regarder les choses.



On y voyait un immense serpent boa.

Le livre expliquait que ces serpents avalaient leurs proies tout entières, sans les mâcher. Puis ils restaient immobiles pendant de longs mois, le temps de digérer leur repas.

J'étais fasciné.

Je fermai le livre, pris une feuille de papier et un crayon, puis je dessinai ce qui me semblait être le plus beau dessin du monde.

J'étais très fier.

Je courus montrer mon œuvre aux grandes personnes.

— Est-ce que mon dessin vous fait peur ? leur demandai-je.

Elles éclatèrent de rire.

— Pourquoi aurions-nous peur d'un chapeau ?

Un chapeau ?

Je regardai mon dessin avec étonnement.

Comment pouvaient-elles voir un chapeau alors qu'il s'agissait d'un énorme serpent boa ayant avalé un éléphant ?

Je compris alors que nous ne regardions pas les choses de la même manière.



Pour les grandes personnes, tout devait être expliqué immédiatement.

Alors je dessinai l'intérieur du boa.

Cette fois, on voyait parfaitement l'éléphant dans le ventre du serpent.

Je retournai voir les adultes.

Ils regardèrent mon second dessin quelques secondes avant de me dire :

— Tu devrais laisser tomber les dessins. Tu ferais mieux de travailler les mathématiques, la géographie, la grammaire et l'histoire.

J'étais déçu.

Très déçu.

Peu à peu, je rangeai mes crayons.

Je cessai de dessiner.

Mais je ne cessai jamais de rêver.

Au fond de moi, je savais que mon dessin n'était pas mauvais.

Il attendait simplement quelqu'un capable de regarder autrement.

Les années passèrent.

Je grandis.

Je découvris une autre passion.

Le ciel.

Chaque fois qu'un avion passait au-dessus de ma tête, je levais les yeux.

Je me demandais ce que l'on pouvait voir là-haut.

Les villes devaient ressembler à de petits jouets.

Les routes à de longs rubans.

Les rivières à des fils d'argent.

Je rêvais de voler.

Je rêvais de découvrir le monde.

Je rêvais d'aller toujours plus loin.

Sans le savoir, ces rêves allaient un jour me conduire dans un immense désert, où je rencontrerais le plus extraordinaire des petits garçons.

Mais cette histoire...

Je ne la connaissais pas encore.



Chapitre 2 : Le jour où j'ai décidé de voler

Enfant je passais mon temps à lever les yeux vers le ciel.

Eh bien, cette habitude ne m'a jamais quitté.

En grandissant, je continuais à rêver. Pendant que beaucoup d'adultes parlaient de travail, d'argent ou de chiffres, moi, je regardais les oiseaux.

Je les observais pendant des heures.

Je me demandais comment ils faisaient pour voler sans se perdre.

Comment retrouvaient-ils leur nid après avoir parcouru des kilomètres ?

Pourquoi semblaient-ils toujours savoir où aller ?

Un jour, j'ai aperçu quelque chose d'extraordinaire.

Au-dessus de ma tête, un avion traversait lentement le ciel.

Aujourd'hui, vous voyez souvent des avions. À mon époque, c'était beaucoup plus rare. Lorsqu'un appareil passait, tout le monde s'arrêtait pour le regarder.

Moi, je restais bouche bée.

Comment une machine aussi lourde pouvait-elle quitter le sol ?

Qui était installé à son bord ?

Que voyait le pilote à travers son pare-brise ?



Je me mis à imaginer des montagnes immenses, des océans sans fin, des villes minuscules comme des maquettes.

Je me fis une promesse.

— Un jour, moi aussi, je volerai.

Beaucoup de personnes trouvaient cette idée amusante.

— Pilote ? Ce n'est pas un métier pour rêver, Antoine !

Mais je n'écoutais pas.

Je savais que les plus beaux voyages commencent souvent par une idée que les autres trouvent impossible.

Les années passèrent.

J'appris à connaître les moteurs.

Au début, ils me semblaient compliqués.

Il y avait des leviers, des cadrans, des hélices, des boulons partout.

Je passais des heures à poser des questions aux mécaniciens.

Pourquoi cette pièce tourne-t-elle ?

À quoi sert cette aiguille ?

Que se passe-t-il si le moteur s'arrête ?

Chaque réponse me donnait envie d'en apprendre davantage.

Puis arriva enfin le grand jour.

Un pilote accepta de m'emmener pour un premier vol.

Je me souviens encore de ce matin-là.

Le vent faisait danser l'herbe autour du terrain.

L'avion semblait presque vivant.

Son moteur grondait doucement, comme un animal impatient de partir.

Je montai à bord avec le cœur qui battait très fort.

Le pilote sourit.

— Prêt ?

Je hochai la tête.

Le moteur rugit.

L'avion commença à rouler.

De plus en plus vite.

Encore plus vite.

Puis, soudain...

Les roues quittèrent le sol.

Je n'oublierai jamais cette sensation.

Les maisons devenaient petites.

Les arbres ressemblaient à des buissons.

Les routes se transformaient en longs rubans gris.

Les rivières brillaient comme des fils d'argent.

Je découvrais le monde sous un angle que peu de personnes avaient eu la chance d'observer.

Là-haut, tout semblait plus calme.

On comprenait que la Terre était immense.

Et que nous étions tout petits.

À cet instant, je compris que je ne pourrais plus jamais vivre sans voler.

Je voulais découvrir d'autres paysages.



Traverser les montagnes.
Survoler les mers.
Voir les déserts.
Rencontrer des peuples lointains.
Chaque vol deviendrait une nouvelle aventure.
Mais être pilote ne consistait pas seulement à admirer le paysage.
Il fallait apprendre à être patient.
À préparer soigneusement chaque départ.
À vérifier chaque détail.
Car dans le ciel, une petite erreur peut avoir de grandes conséquences.
C'est ainsi que je suis devenu aviateur.



Je ne savais pas encore que le plus incroyable de tous mes voyages m'attendait quelque part, au-dessus d'un immense désert de sable.



Chapitre 3 : Le grand départ

Le soleil n'était pas encore levé lorsque je suis arrivé au terrain d'aviation.

À cette heure-là, tout est calme.

On entend seulement le vent qui glisse entre les hangars et le chant des premiers oiseaux.

Mon avion m'attendait.

Il semblait dormir.

Je passai doucement ma main sur son fuselage.

— Bonjour, mon vieux compagnon...

Oui, cela peut paraître étrange, mais lorsqu'on vole souvent, on finit par parler à son avion.

On lui fait confiance.

On prend soin de lui.

Et lui nous emmène là où aucun chemin ne peut conduire.

Aujourd'hui, une longue mission m'attendait.

Je devais traverser plusieurs centaines de kilomètres.

Au-dessous de moi, il y aurait des montagnes, des plaines, des villages, puis un immense désert.

Je connaissais ce trajet.

Enfin...

Je croyais le connaître.



Avant chaque départ, il y avait toujours le même rituel.

Je sortis une grande carte soigneusement pliée.

Je l'étais sur une table.

Je suivis l'itinéraire du doigt.

Ici...

Une chaîne de montagnes.

Là...

Une vallée.

Puis un immense désert où il n'existait ni route, ni maison, ni village.

Seulement du sable.

Encore du sable.
Et toujours du sable.
Je vérifiai plusieurs fois le trajet.
Un pilote ne peut pas se permettre d'improviser.
Dans le ciel, il n'existe pas de panneau pour indiquer la direction.
Il faut apprendre à lire la Terre.
À reconnaître une rivière.
Une montagne.
Une falaise.
Une oasis.
Le ciel demande de l'attention.
Et beaucoup d'humilité.

Je continuai mes préparatifs.
Je contrôlai les ailes.
Je vérifiai les roues.
Je regardai si les hélices tournaient correctement.
Je testai les commandes.
Le moteur.
Les réservoirs.
Chaque boulon.
Chaque câble.
Chaque instrument.
Un mécanicien passa près de moi.

— Tout est prêt ?

— Presque.

Il sourit.

— Tu vérifies toujours trois fois.

Je répondis en riant.

— C'est peut-être grâce à cela que je suis encore là.

Il me donna une tape amicale sur l'épaule.



— Bon voyage, Antoine.

Je montai dans le cockpit.

Quel endroit extraordinaire !

Devant moi se trouvaient des dizaines de cadrans.

Certains indiquaient la vitesse.

D'autres l'altitude.

D'autres encore la quantité de carburant.

Pour beaucoup de personnes, cela ressemblait à un tableau rempli de chiffres.

Pour moi...

C'était une langue.

La langue des pilotes.

Une langue qu'il fallait apprendre à écouter.

Je mis mes lunettes. J'ajustai mon casque. Je respirai profondément.

Puis je tournai la clé. Le moteur toussa.

Une fois.

Deux fois.

Puis... VROOOOOM !

Toute la carlingue se mit à vibrer.

Les hélices commencèrent à tourner de plus en plus vite.

Le bruit était si puissant que les oiseaux s'envolèrent des arbres voisins.

Je saluai les mécaniciens.

Ils levèrent les bras.

Je poussai doucement la manette.

L'avion commença à avancer.

Lentement.

Puis un peu plus vite.

Encore plus vite.

Les roues rebondissaient légèrement sur l'herbe.



Le vent s'engouffrait déjà sous les ailes.

Je sentais l'avion devenir plus léger.

Encore quelques mètres...

Puis...

Plus rien sous les roues.

Nous étions dans le ciel.

À chaque décollage, j'avais la même sensation.

Comme si la Terre acceptait de me confier un de ses secrets.

Les maisons devenaient minuscules.

Les champs formaient un immense patchwork de couleurs.

Les routes semblaient dessinées au crayon.

Les rivières ressemblaient à de longs rubans d'argent.

Je n'étais plus seulement un homme.

J'étais un voyageur entre le ciel et la Terre.

Je regardais le monde autrement.

Et je pensais souvent à mon vieux dessin de serpent boa.

Je me demandais combien de personnes, vues d'ici, continueraient à croire qu'il s'agissait d'un simple chapeau.

Les heures passaient tranquillement.

Je suivais ma route.

Le ciel était parfaitement dégagé.

Quelques nuages blancs jouaient avec les sommets des montagnes.

Puis les paysages changèrent.

Les forêts disparurent.

Les rivières devinrent plus rares.

La couleur de la Terre se transforma peu à peu.

Le vert laissa place à l'ocre.

Puis au jaune.

Puis au sable.



*Les maisons devenaient minuscules.
Les champs formaient un immense patchwork de couleurs.
Les rivières ressemblaient à de longs rubans d'argent.*



*Le ciel était parfaitement dégagé.
Quelques nuages blancs jouaient
avec les sommets des montagnes.*

Le désert approchait.

Je savais qu'il fallait rester particulièrement vigilant.

Dans ces immensités, il est difficile de trouver un repère.

Tout se ressemble.

Le ciel.

Le sable.

L'horizon.

On pourrait croire que le monde est devenu infini.

Je jetai un regard vers
mes instruments.

Tout semblait fonctionner
parfaitement.

Je souris.

Le voyage commençait
sous les meilleurs auspices.

Je ne pouvais pas imaginer qu'au milieu de ce désert silencieux, une simple panne allait bouleverser ma vie.

Ni qu'un petit garçon venu d'une autre planète m'attendait déjà.



*Je jetai un regard vers mes instruments.
Tout semblait fonctionner parfaitement.
Je souris.
Le voyage commençait sous les
meilleurs auspices.*



*Je ne pouvais pas imaginer qu'au milieu de ce désert silencieux,
une simple panne allait bouleverser ma vie.
Ni qu'un petit garçon venu d'une autre planète m'attendait déjà.
Mais cela... je vous le raconterai demain.*

Chapitre 4 : Le silence du désert

Plus je m'enfonçais dans le désert, plus le monde semblait disparaître.

Les villages avaient disparu.

Les routes aussi.

Même les animaux devenaient rares.

Sous moi, il n'y avait plus qu'une immense mer de sable.

Des dunes ondulaient jusqu'à l'horizon, comme les vagues d'un océan figé.

Le soleil montait lentement dans le ciel.

Sa lumière faisait scintiller chaque grain de sable.

C'était magnifique.

Mais aussi impressionnant.

On pouvait voler pendant des heures sans apercevoir la moindre trace de vie.

Je pensais alors aux anciens explorateurs.

À ceux qui traversaient ces étendues à pied, accompagnés de leurs chameaux.

Quel courage il leur fallait !

Je jetai un coup d'œil à mes instruments.

Tout semblait normal.

La vitesse.

L'altitude.

La direction.

Puis...

J'entendis un bruit.

Un petit claquement.

À peine perceptible.

Je tendis l'oreille.

Peut-être n'était-ce rien.

Quelques secondes plus tard...

Clac.

Puis un autre bruit.

Cette fois-ci, le moteur vibra légèrement.
Je fronçai les sourcils.
Ce n'était pas habituel.
Je réduisis un peu les gaz.
Le bruit continua.
Je connaissais mon avion.
Je savais reconnaître chacun de ses sons.
Et celui-ci ne me plaisait pas du tout.

Je regardai rapidement autour de moi.
Rien.
Du sable.
Toujours du sable.
Aucun terrain.
Aucune piste.
Aucun village.
Aucune aide.
Je repris doucement de l'altitude pour gagner un peu de temps.
Pendant quelques instants, le moteur retrouva un fonctionnement presque normal.

Je soufflai.
Puis soudain...
Le bruit devint beaucoup plus fort.
Le moteur toussa.
Une fois.
Deux fois.
Trois fois.
L'hélice ralentit.
Je compris immédiatement.
Une panne.
Une vraie.
Mon cœur se mit à battre très vite.



Dans ces moments-là, un pilote n'a pas le temps d'avoir peur.

Il doit réfléchir.

Très vite.

Très calmement.

Je pris une grande inspiration.

— Allez, mon vieux... Tiens encore un peu...

Je parlais autant à l'avion qu'à moi-même.



Je cherchai un endroit où me poser.

Mais le désert ne propose pas beaucoup de choix.

Les dunes sont traîtresses.

Le sable est parfois si mou que les roues s'enfoncent.

Je repérai une zone plus plate.

Elle n'était pas parfaite.

Mais c'était ma meilleure chance.

Je coupai doucement les gaz.

L'avion descendit.

Encore.

Encore.

Le sable se rapprochait.

Je tenais fermement le manche.

Les roues touchèrent enfin le sol.
Un premier rebond.
Puis un deuxième.
L'avion glissa longuement.
Le sable jaillissait de chaque côté.
Enfin...
Tout s'arrêta.
Le silence.
Un silence immense.
Comme si le désert retenait son souffle.



Je restai quelques secondes immobile.
J'écoutais.
Plus aucun bruit de moteur.
Seulement le vent.
Je retirai mon casque.
J'ouvris la verrière.
Une vague de chaleur m'enveloppa aussitôt.
Je descendis de l'appareil.
Autour de moi...
Rien.
Absolument rien.
Je tournai lentement sur moi-même.
Le désert semblait ne jamais finir.



Pas un arbre.

Pas une maison.

Pas même un oiseau.

Seulement le ciel.

Le sable.

Et moi.

Je compris alors que j'étais probablement à plusieurs centaines de kilomètres de toute habitation.

Je fis rapidement l'inventaire de mes réserves.

Quelques outils.

De quoi manger pendant quelques jours.

Et surtout...

Très peu d'eau.

Je regardai mon moteur.

Il faudrait le démonter.

Trouver la panne.

La réparer seul.

Je n'avais pas le choix.

Si je n'y parvenais pas...

Le désert deviendrait ma prison.



Je travaillai pendant des heures.

Le soleil était brûlant.

Le métal de l'avion devenait presque impossible à toucher.

Je retirai des boulons.

Je nettoyai des pièces.

Je cherchai la moindre anomalie.

Mais rien n'était simple.

Le moteur semblait garder son secret.

Lorsque le soleil commença enfin à descendre, je m'assis contre une roue de l'avion.

J'étais épuisé.

Je regardai le ciel devenir orange.

Puis rose.

Puis violet.

Jamais je n'avais vu un coucher de soleil aussi beau.

Je pensai à ma famille.

À mes amis.

Je me demandai si quelqu'un savait où je me trouvais.

Le désert était si vaste...

Je me sentais incroyablement seul.

La nuit tomba doucement.

Des milliers d'étoiles apparurent.

Jamais je n'en avais vu autant.

Sans les lumières des villes, le ciel semblait vivant.

Je m'endormis au pied de mon avion.

Le sable gardait encore un peu de la chaleur du jour.

Avant de fermer les yeux, je me fis une promesse.

— Demain, je réparerai cet avion.

Je ne savais pas encore que le lendemain matin,
quelqu'un allait me réveiller.

Pas un mécanicien.

Pas un autre pilote.

Pas un voyageur.

Un petit garçon.

Un petit garçon venu de si loin qu'aucune carte ne
pouvait montrer le chemin de sa maison.



Chapitre 5 : Le petit garçon venu des étoiles

Le désert est un endroit étrange.

Le jour, il semble brûler sous le soleil.

La nuit, il devient silencieux, presque mystérieux.

Lorsque j'ouvris les yeux le lendemain matin, les premiers rayons du soleil illuminaient doucement les dunes.

Je m'étirai.

Une nouvelle journée commençait.

Il fallait réparer mon moteur.

Je pensais déjà aux outils que j'allais utiliser lorsque j'entendis une voix.

Une voix toute douce.

Calme.

Polie.

Comme si quelqu'un me parlait depuis toujours.

— Bonjour...

Je me redressai aussitôt.

Je regardai autour de moi.

Personne.

Je crus avoir rêvé.

Puis la petite voix reprit :

— S'il te plaît...

Cette fois, j'en étais certain.

Quelqu'un était là.

Je me levai d'un bond.

Et je le vis.

À quelques mètres de moi se tenait un petit garçon.

Il était immobile.

Ses cheveux étaient dorés par le soleil du matin.

Ses vêtements étaient simples mais différents de tout ce que j'avais déjà vu.

Il ne semblait ni perdu, ni inquiet.

Il me regardait avec un sourire paisible.
Comme s'il m'attendait depuis longtemps.
Je fus tellement surpris que je restai sans parler.
Comment cet enfant pouvait-il se trouver ici ?
Le désert était immense.
Il n'y avait aucune ville.
Aucune caravane.
Aucun campement.
Rien.
Et pourtant, ce petit garçon était là.
Tout seul.
Il me regarda tranquillement.
Puis il me dit avec beaucoup de sérieux :
— S'il te plaît...
Dessine-moi un mouton.



Je crus avoir mal entendu.
Parmi toutes les choses qu'un enfant perdu aurait pu demander...
De l'eau.
À manger.

De l'aide.

Il me demandait un dessin.

Je souris malgré moi.

— Un mouton ?

Il hocha simplement la tête.

— Oui.

Un mouton.

Je n'avais jamais dessiné autre chose que mon fameux serpent boa lorsque j'étais enfant.

Je lui expliquai que je n'étais pas dessinateur.

Il répondit avec un petit sourire.

— Ce n'est pas grave.

Dessine-moi un mouton.

Je pris une feuille dans mon carnet.

Je dessinai rapidement un mouton.

Je lui tendis le dessin.

Le petit garçon l'observa attentivement.

Puis il fit une petite moue.

— Non...

Celui-là est très malade.

Peux-tu en faire un autre ?

Je recommençai.

Cette fois, je dessinai un mouton plus robuste.

Il secoua la tête.

— Celui-ci est déjà très vieux.

Je voudrais un mouton qui puisse vivre longtemps.

Je souris.

Cela faisait bien longtemps que quelqu'un ne m'avait pas obligé à utiliser autant mon imagination.

Je dessinai un troisième mouton.

Le petit garçon éclata presque de rire.

— Oh non !

Regarde !

Ce n'est pas un mouton !



C'est un bélier !

Il a des cornes !

Je passai une main dans mes cheveux.

Je regardai mon moteur.

Je regardai mes dessins.

Je regardai le petit garçon.

Je n'avais toujours aucune idée de son nom.

Ni de l'endroit d'où il venait.

Mais je commençais déjà à comprendre une chose.

Il ne voyait pas le monde comme les autres.

Alors une idée me vint.

Je dessinai une simple boîte.

Une boîte toute simple.

Avec quelques trous.

Je la lui montrai.

— Tu vois...

Je ne sais plus très bien dessiner.

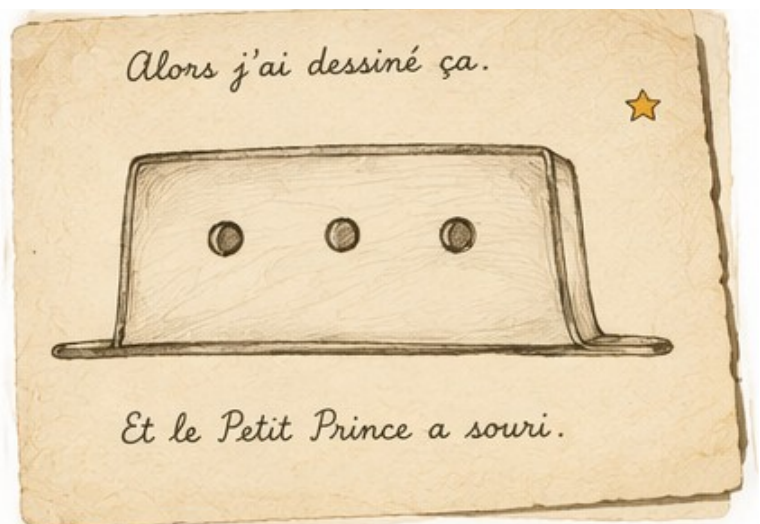
Alors j'ai fait une caisse.

Le mouton que tu souhaites est à l'intérieur.

Le petit garçon ouvrit de grands yeux.

Son visage s'illumina.

Il serra la feuille contre lui comme s'il venait de recevoir le plus beau cadeau du monde.



— C'est exactement comme ça que je le voulais !



Il leva les yeux vers moi.

— Tu crois qu'il faudra beaucoup d'herbe pour le nourrir ?

Je répondis en riant.

— Pourquoi cette question ?

— Parce que chez moi...

Tout est très petit.

Je m'arrêtai.

Chez lui ?

Que voulait-il dire ?

Vivait-il dans une oasis cachée ?

Dans une cabane perdue ?

Sur une île au milieu du désert ?

Avant que je puisse poser la moindre question, il continua à observer son mouton imaginaire.

Il semblait déjà lui parler.

Comme s'il existait vraiment.

Je compris alors quelque chose que j'avais presque oublié depuis mon enfance.

L'imagination n'a pas besoin de tout montrer.

Parfois, une simple boîte peut contenir un mouton.

Parfois, un dessin peut devenir une aventure.

Et parfois...

Un petit garçon peut arriver de nulle part pour rappeler à un adulte comment regarder le monde.
Nous restâmes longtemps assis dans le sable.
Lui regardait sa caisse.
Moi, je regardais ce drôle de petit garçon.
J'avais mille questions.
Qui était-il ?
Comment était-il arrivé ici ?
Pourquoi semblait-il si calme ?
Et surtout...
Que voulait-il dire lorsqu'il parlait de « chez lui » ?
Je sentais que ce n'était que le début de son histoire.
Une histoire extraordinaire.



Chapitre 6

Le secret du Petit Prince

Le soleil montait doucement dans le ciel.

Pendant que je démontais une partie de mon moteur, le petit garçon restait près de moi.

Il observait chacun de mes gestes.

Il ne parlait presque pas.

De temps en temps, il regardait sa petite caisse en carton.

Puis il souriait.

Je compris qu'il imaginait son mouton à l'intérieur.

Au bout d'un long moment, il me demanda :

— Tu crois qu'il mangera beaucoup ?

Je relevai la tête.

— Qui donc ?

— Mon mouton.

— Cela dépend... Pourquoi ?

Il réfléchit quelques secondes.

— Parce que chez moi, il n'y a pas beaucoup d'herbe.

Je souris.

Encore cette étrange phrase.

Chez moi...

Je décidai enfin de lui poser la question.

— Dis-moi... où est-ce, chez toi ?

Il leva les yeux vers le ciel.

Très haut.

Comme s'il cherchait quelque chose parmi les nuages.

Puis il répondit tout simplement :

— Très loin.

Je regardai autour de nous.

Le désert était vide.



Aucune maison.

Aucun village.

Je crus qu'il parlait d'un pays lointain.

Je repris :

— Tu as marché longtemps pour arriver ici ?

Il éclata de rire.

Un rire léger.

Comme une petite clochette.

— Oh non !

Je ne suis pas venu à pied.

Cette réponse ne faisait qu'ajouter au mystère.

Je continuai à réparer mon moteur.

Lui continuait à parler comme si tout était parfaitement normal.

Il me demanda soudain :

— Les moutons mangent-ils les petites plantes ?

— Oui.

Bien sûr.

— Même les fleurs ?

— Oui...

Enfin...

S'ils ont faim.

Le Petit Prince resta silencieux.

Il semblait inquiet.

Très inquiet.

Puis il posa une nouvelle question.

— Et les moutons mangent aussi les petits arbres ?

Je répondis :

— Les tout jeunes arbres, oui.

Pourquoi ?

Ses yeux s'illuminèrent.

— Alors c'est une bonne nouvelle !



Je ne comprenais toujours pas.

Pour moi, cette conversation n'avait aucun sens.

Pourquoi un enfant s'intéressait-il autant à ce que mangeaient les moutons ?

Il finit par m'expliquer.

— Chez moi, il pousse parfois de toutes petites graines.

Au début, elles ressemblent à toutes les autres.

Mais certaines deviennent de très grands arbres.

Si on les laisse grandir...

Il fit un geste avec les mains.

Très grand.

Très très grand.

Je réfléchis.

— Quels arbres ?

Il répondit presque en chuchotant :

— Des baobabs.



Je connaissais ces arbres.

Sur Terre, les baobabs sont magnifiques.

Leur tronc est immense.

Leurs racines s'enfoncent profondément dans le sol.

Mais sur une toute petite planète...

Je compris soudain.

Les racines pourraient tout casser.

Le Petit Prince continua :

— Si on attend trop longtemps, les baobabs deviennent impossibles à arracher.

Ils prennent toute la place.

Leurs racines fissurent le sol.

Elles peuvent même faire éclater une planète.

Je cessai complètement de travailler.



Cette idée me fascinait.

Le Petit Prince parlait de sa planète comme on parlerait de son jardin.

Il fallait l'entretenir chaque jour.

Prendre soin d'elle.

Observer ce qui pousse.

Retirer les mauvaises herbes avant qu'elles ne deviennent trop grandes.

Il me regarda très sérieusement.

— Tu comprends ?

Je hochai doucement la tête.

Oui.

Je commençais à comprendre.

Pas seulement ce qu'étaient les baobabs.

Je comprenais aussi qu'il me parlait peut-être d'autre chose.

Des mauvaises habitudes.

Des colères.

Des jalousies.

Des petites choses que l'on laisse grandir sans s'en occuper.

Comme des graines invisibles.



Le Petit Prince s'assit dans le sable.

Il regardait l'horizon.

Je lui demandai :

— Ta planète est vraiment si petite ?

Il dessina un cercle avec son doigt.

— Oh oui.

Très petite.

Je peux en faire le tour en quelques pas.

Le matin, je nettoie mes volcans.

J'arrache les baobabs.

Puis je regarde le soleil.

Je souris.

— Tu regardes souvent les couchers de soleil ?

Son visage changea.

Ses yeux devinrent plus doux.

Plus rêveurs.

— Oui...

Beaucoup.

Quand je suis triste, j'aime
regarder le soleil se coucher.

Sur ma planète, il suffit
d'avancer un peu sa chaise.

Le soleil disparaît.

Puis on recommence.

Encore.

Et encore.

Je le regardai avec étonnement.

— Tu en as déjà regardé beaucoup dans une seule journée ?

Il réfléchit.

Puis répondit avec un petit sourire.

— Une fois...

J'en ai regardé quarante-quatre.

Je ne pus m'empêcher de rire.

— Quarante-quatre ?

Il acquiesça.

— Oui.

Ce jour-là...

J'étais très triste.

Il ne dit rien de plus.

Le silence revint entre nous.

Je compris que derrière son sourire se cachait parfois une immense solitude.



Le soleil commençait à descendre.

Le désert prenait une couleur dorée.

Nous restâmes tous les deux à regarder l'horizon.

Sans parler.

Je sentais que le Petit Prince me faisait confiance.

Petit à petit.

Comme on apprivoise un oiseau farouche.

Je ne savais toujours pas comment il était arrivé jusqu'à moi.

Mais je savais désormais une chose.

Il venait réellement d'une autre planète.

Une planète si petite qu'un mouton pouvait en faire le tour.

Une planète où il fallait arracher les baobabs tous les matins.

Une planète où l'on pouvait admirer des dizaines de couchers de soleil lorsqu'on avait le cœur un peu lourd.

Je me demandais alors...

Qui pouvait bien vivre avec lui sur cet étrange petit monde ?

Le lendemain, il allait enfin me raconter la plus belle des rencontres de sa vie.

Celle d'une fleur pas comme les autres.



Chapitre 7 : Ma toute petite planète

Le Petit Prince m'a parlé de sa planète.

Une planète si petite qu'il pouvait en faire le tour en quelques pas.

Une planète où il fallait arracher les jeunes baobabs avant qu'ils ne deviennent trop grands.

Une planète où il suffisait de déplacer sa chaise pour admirer un nouveau coucher de soleil.

Je trouvais cela extraordinaire.

Mais une question me trottait encore dans la tête.

À quoi ressemblait vraiment cette drôle de planète ?

Le lendemain matin, alors que je bricolais encore mon moteur, je demandai au Petit Prince :

— Raconte-moi ton chez-toi.

Son visage s'illumina.

Il semblait heureux de pouvoir parler de sa maison.

Il s'assit près de moi et dessina un petit cercle dans le sable.

— Tu vois...

C'est à peu près comme ça.

Je regardai son dessin.

Il était à peine plus grand qu'un ballon.

Je souris.



— Elle est vraiment si petite ?

— Oui.

Quand je marche tout droit, je fais très vite le tour.

Je trouvais cela difficile à imaginer.

Chez nous, sur Terre, il faudrait des mois, parfois des années, pour faire le tour du monde.

Chez lui...

Quelques pas suffisaient.



Le Petit Prince continua son récit.

— Tous les matins, je commence toujours par le même travail.

Je bâille un peu.

Je regarde si le soleil est déjà levé.

Puis je nettoie ma planète.

Je trouvai cette idée amusante.

— Tu nettoies ta planète ?

Il acquiesça.



— Bien sûr.

Sinon, elle deviendrait vite toute sale.

Je ramone mes volcans.

J'en ai trois.

Deux sont en activité.

Le troisième est éteint.

Mais on ne sait jamais.

Il vaut mieux être prudent.

Je l'imaginai, balai à la main, escaladant ses petits volcans comme un jardinier soigne ses massifs de fleurs.

Je ne pus m'empêcher de rire.

Le Petit Prince rit aussi.

— C'est un travail facile.

Quand on le fait tous les jours.

Cette phrase resta longtemps dans ma tête.

Les grandes tâches sont souvent moins difficiles lorsqu'on les accomplit un peu chaque jour.

Il poursuivit :

— Ensuite, je fais le tour de ma planète.

Je regarde si tout va bien.

Je vérifie les jeunes pousses.

Je regarde les volcans.

Je salue le soleil.

Puis je profite de la journée.
Je lui demandai :
— Tu n'es jamais seul ?
Il réfléchit quelques secondes.
— Si.
Parfois.
Mais le vent me tient compagnie.
Les oiseaux aussi.
Et les étoiles.
Je levai les yeux vers le ciel.



Je me demandai combien de planètes existaient réellement là-haut.
Combien d'histoires inconnues se cachaient parmi les étoiles.

Le Petit Prince prit ensuite une petite pierre dans le sable.
Il la fit rouler doucement entre ses doigts.
— Tu sais...
J'aime beaucoup regarder le ciel.
Je souris.
— Moi aussi.

Quand je pilote mon avion, je passe des heures à regarder les nuages.
Il secoua la tête.
— Ce n'est pas pareil.
Moi...
Je regarde les étoiles.
Je crois que chacune raconte une histoire.
Je ne répondis rien.
Car, au fond de moi, je pensais exactement la même chose.



Nous parlâmes longtemps de sa planète.
Je lui posais des dizaines de questions.
Il répondait toujours simplement.

Comme si tout ce qu'il racontait allait de soi.
Puis, sans prévenir, son regard changea.
Il devint plus tendre.
Plus silencieux.
Je compris qu'il pensait à quelqu'un.
Ou à quelque chose.
Il murmura :
— Il y avait aussi une fleur...
Une très belle fleur.
Je voulus en savoir davantage.
Mais il resta silencieux.
Il semblait chercher les mots.
Ou peut-être les souvenirs.
Je décidai de ne pas insister.
Parfois, les histoires importantes ont besoin d'un peu de temps avant d'être racontées.

La journée passa tranquillement.
Je travaillais sur mon moteur.
Le Petit Prince dessinait dans le sable.
Il construisait des volcans avec de petits tas de sable.
Puis les détruisait en riant.
Il fabriquait de minuscules montagnes.
Il imaginait des rivières.
Je retrouvais, en le regardant jouer, le petit garçon que j'avais été autrefois.
Celui qui transformait un jardin en royaume.
Une branche en épée.
Une boîte en mouton.
Je compris alors quelque chose.
Le Petit Prince ne m'apprenait pas seulement à connaître sa planète.
Il m'apprenait à retrouver mon regard d'enfant.
Et c'était peut-être le plus beau des voyages.



Avant de nous endormir, je lui demandai une dernière fois :

— Tu as parlé d'une fleur...

Il leva les yeux vers les étoiles.

Un sourire apparut sur son visage.

— Oui...

Elle était très belle.

Très fière aussi.

Et je crois que je ne l'ai pas toujours comprise.

Demain, je te raconterai notre rencontre.



Chapitre 8 : Les baobabs, les couchers de soleil... et la Rose

Le Petit Prince m'avait fait découvrir sa toute petite planète.

Je l'imaginais maintenant très facilement.

Trois volcans.

Quelques jeunes pousses qu'il fallait surveiller.

Des couchers de soleil à n'en plus finir.

Et un petit garçon qui prenait soin de son monde avec beaucoup d'attention.

Mais ce matin-là, son regard était différent.

Il semblait heureux de parler de sa planète.

Et pourtant...

Je sentais qu'un souvenir le rendait un peu triste.

Je repris doucement notre conversation.

— Tu m'as dit qu'il y avait une fleur...

Il resta silencieux quelques instants.

Puis il sourit.

— Oui...

Une fleur extraordinaire.

Avant de me raconter son histoire, il voulut me reparler des baobabs.

— Tu sais, Antoine, les baobabs ne deviennent pas grands d'un seul coup.

Ils commencent tous petits.

Presque invisibles.

Au début, ils ressemblent à n'importe quelle autre plante.

Si on ne fait pas attention, on peut facilement les laisser pousser.

Alors leurs racines deviennent de plus en plus fortes.

Puis leur tronc grossit.



Et un jour...

Il est trop tard.

Je hochai la tête.

Je comprenais maintenant pourquoi il insistait autant.

— C'est pour cela que tu fais le tour de ta planète chaque matin ?

— Oui.

Tous les matins.

Avant même de jouer.

Avant même de regarder les nuages.

Je vérifie tout.

Je souris.

— Cela demande beaucoup de courage.

Le Petit Prince secoua la tête.

— Non.

Cela demande surtout de la régularité.

Quand on attend, les choses deviennent plus difficiles.

Je trouvais cette phrase très juste.

Combien de petits problèmes deviennent immenses parce qu'on les a laissés grandir ?



Puis il leva les yeux vers le ciel.

Le soleil descendait doucement.

Il s'assit dans le sable.

— Viens.

Regardons-le.

Nous nous installâmes côte à côte.

Le désert semblait lui aussi retenir son souffle.

Le ciel devenait orange.

Puis rose.

Puis violet.

Je demandai :

— Pourquoi aimes-tu autant les couchers de soleil ?

Le Petit Prince réfléchit.



Longtemps.

Puis il répondit :

— Parce qu'ils me rappellent que tout change.

Le jour laisse sa place à la nuit.

La tristesse laisse parfois sa place à la joie.

Et demain...

Le soleil reviendra.

Je regardai l'horizon.

Je n'avais jamais pensé à cela.

Pour moi, un coucher de soleil était simplement beau.

Pour lui...

C'était une promesse.

Il reprit :

— Tu sais...

Quand je suis triste, j'aime beaucoup regarder le soleil disparaître.

Sur ma planète, c'est très facile.

Je déplace simplement ma chaise de quelques pas.

Et j'en regarde un autre.

Puis un autre.

Et encore un autre.

Je souris.

— Tu m'avais dit qu'un jour tu en avais vu quarante-quatre.

Il baissa la tête.

— Oui.

C'était le jour où je me sentais le plus seul.

Nous restâmes silencieux.

Je n'avais pas envie de lui poser davantage de questions.

Parfois, il vaut mieux écouter le silence que chercher des réponses.



Après quelques minutes, son visage s'éclaira.

— Mais avant ces jours de tristesse...

Il s'était passé quelque chose de merveilleux.

Je me tournai vers lui.

Il avait retrouvé son sourire.

— Un matin...

Une graine inconnue est apparue sur
ma planète.

J'en avais déjà vu beaucoup.

Des fleurs.

Des herbes.

Des arbustes.

Mais celle-ci...

Elle était différente.

Je décidai de la surveiller.

Chaque jour, elle grandissait un peu plus.

Sa tige devenait plus solide.

Un gros bouton vert apparaissait au sommet.

Je me demandais quelle fleur allait éclore.

J'étais impatient.

Très impatient.

Chaque matin, j'allais la voir.

Je lui apportais de l'eau.

Je retirais les mauvaises herbes autour d'elle.

Je voulais qu'elle soit heureuse.



Puis arriva enfin le grand jour.

Très tôt le matin...

Les premiers rayons du soleil touchèrent le bouton.

Les pétales commencèrent doucement à s'ouvrir.

Lentement.

Très lentement.

Comme si la fleur voulait prendre tout son temps.
Le Petit Prince avait les yeux brillants en racontant ce souvenir.
— Je crois que je n'avais jamais rien vu d'aussi beau.
Ses pétales étaient d'un rouge profond.
Ils semblaient briller sous la lumière.
Une douce odeur parfumait toute ma planète.
Je restai longtemps à la contempler.
J'étais émerveillé.
Je croyais qu'elle allait simplement me dire bonjour.
Mais au lieu de cela...
Elle bâilla délicatement.
Puis elle murmura :
— Oh...
Je ne suis pas encore tout à fait prête.
Mes pétales sont encore un peu froissés.
Je me mis à rire.
Le Petit Prince riait aussi.
— Elle était très élégante.
Elle voulait toujours être parfaite.



La fleur demanda aussitôt :
— Aurais-tu un peu d'eau ?
Le Petit Prince courut chercher son arrosoir.
Elle but quelques gouttes.
Puis regarda autour d'elle.
— Comme il fait beau chez toi.
Je crois que je vais beaucoup m'y plaire.
Le Petit Prince était heureux.
Il avait enfin quelqu'un avec qui partager sa planète.
Quelqu'un à admirer.
Quelqu'un dont il pourrait prendre soin.
Il ne savait pas encore que cette fleur était aussi très fière.

Très exigeante.

Et parfois...

Un peu compliquée.

Mais cela...

Il allait bientôt le découvrir.



Chapitre 9 : La Rose et les adieux

Les premiers jours furent merveilleux.

Chaque matin, le Petit Prince allait chercher de l'eau.

Il arrosait délicatement la Rose.

Il retirait les mauvaises herbes autour d'elle.

Il protégeait ses racines.

La Rose aimait être admirée.

Lorsqu'elle ouvrait ses pétales, elle demandait souvent :

— Est-ce que je suis belle aujourd'hui ?

Le Petit Prince souriait.

— Tu es la plus belle fleur que j'aie jamais vue.

La Rose semblait satisfaite.

Elle redressait sa tige avec élégance.

Puis elle humait le parfum du vent.

Elle adorait qu'on prenne soin d'elle.



Mais très vite, le Petit Prince remarqua que sa fleur avait un caractère bien particulier.

Elle demandait souvent beaucoup de choses.

— Il fait un peu frais aujourd'hui...

Pourrais-tu me mettre un globe de verre ?

Le Petit Prince courait chercher le globe.

Le lendemain, elle disait :

— Finalement, j'ai trop chaud.

Tu peux l'enlever ?

Alors il retirait le globe.

Puis elle ajoutait :

— Attention aux courants d'air !

Ou encore :

— Les chenilles vont abîmer mes feuilles !

Ou bien :

— Les tigres pourraient venir !

Le Petit Prince riait.

— Mais il n'y a pas de tigres sur ta planète.

La Rose répondit aussitôt, un peu vexée :

— Ce n'est pas une raison pour ne pas être prudent.

Le Petit Prince ne savait jamais si elle plaisantait ou si elle parlait sérieusement.



Parfois, la Rose faisait semblant de tousser.

— Hum... Hum...

Le Petit Prince accourait.

— Que t'arrive-t-il ?

Elle répondait doucement :

— Rien...

Mais tu aurais pu venir plus vite...

Le Petit Prince se sentait coupable.

Il voulait tellement bien faire.

Il essayait de comprendre ce que sa fleur attendait de lui.

Mais il n'y arrivait pas toujours.

Un soir, alors que le soleil se couchait, il s'assit près de la Rose.

— Dis-moi...

Pourquoi es-tu parfois si compliquée ?

La Rose baissa légèrement la tête.

Elle ne répondit pas tout de suite.

Puis elle murmura :

— Parce que...

Je ne sais pas toujours comment dire ce que je ressens.

Le Petit Prince resta silencieux.

Il ne comprenait pas encore que certaines personnes cachent leur tendresse derrière leurs paroles.

Au lieu de regarder les gestes de la Rose, il écoutait surtout ses reproches.

Il oubliait de voir tout ce qu'elle faisait pour lui.

Et la Rose, de son côté, oubliait de dire simplement :

« Merci. »

Ou :

« Je suis heureuse que tu sois là. »

Les jours passèrent.

Le Petit Prince devenait de plus en plus triste.

Il se demandait s'il était vraiment capable de rendre sa Rose heureuse.

Il regardait souvent les étoiles.

Il rêvait d'autres planètes.

D'autres rencontres.

Peut-être trouverait-il ailleurs les réponses à toutes les questions qu'il se posait.

Un matin, il prit une décision.

Il allait partir.

Non pas parce qu'il n'aimait plus sa Rose.

Au contraire.

Il l'aimait tellement qu'il ne savait plus comment vivre auprès d'elle.

Il pensait que le voyage l'aiderait à comprendre.



Avant son départ, il fit comme chaque matin.

Il nettoya soigneusement ses trois volcans.

Même celui qui semblait éteint.

— On ne sait jamais, disait-il en souriant.

Il arracha les derniers baobabs.

Il rangea tout autour de lui.

Il voulait laisser sa planète aussi belle que possible.
Puis il alla voir la Rose.
Elle l'observait en silence.
Pour la première fois depuis longtemps, elle ne demanda rien.
Le Petit Prince prit son arrosoir.
Il l'arrosa doucement.
Il installa le globe de verre à côté d'elle.
Puis il resta quelques instants sans parler.
Il avait la gorge serrée.
Il ne trouvait pas les mots.

La Rose fut la première à rompre le silence.
Sa voix était beaucoup plus douce qu'à l'habitude.
— J'ai été un peu sotte.
Le Petit Prince leva les yeux.
Il ne l'avait jamais entendue parler ainsi.

Elle poursuivit :

— Pardonne-moi.

Essaie d'être heureux.

Le Petit Prince sentit son cœur se serrer.

La Rose continua :

— Je t'aime.

Mais je ne savais pas comment te le montrer.

J'avais peur.

Alors je faisais semblant d'être très forte.

Très importante.

Mais au fond...

J'avais simplement besoin de toi.

Le Petit Prince sentit une larme couler sur sa joue.

Il comprit soudain qu'il avait passé trop de temps à écouter les mots...

Et pas assez à regarder les gestes.



Car la Rose s'était toujours préparée pour être belle lorsqu'il venait la voir.
Elle avait toujours attendu son arrosoir.
Elle lui avait offert son parfum.
Elle avait embelli sa planète.
Elle l'aimait.
Simplement...
Elle ne savait pas le dire.

Le vent se leva.
Au loin, un grand vol d'oiseaux sauvages traversait le ciel.
Le Petit Prince savait que son voyage allait commencer.
Il regarda une dernière fois sa planète.

Ses volcans.

Sa chaise.

Sa Rose.

Puis il murmura :

— Je reviendrai.

La Rose sourit.

Un vrai sourire.

— Je t'attendrai.

Le Petit Prince s'accrocha
au vol des oiseaux
migrateurs.

Peu à peu...

Sa petite planète disparut derrière lui.

Il quittait son foyer.

Il quittait celle qu'il aimait.

Mais sans le savoir...

Il emportait déjà la Rose dans son cœur.

Mais les gestes le sont tout autant.

Parfois, il faut apprendre à regarder avec son cœur pour comprendre ce que les autres essaient de nous dire.



Chapitre 10 : Les premières planètes : le Roi et le Vaniteux

L'Univers est immense.

Il existe des milliers de planètes.

Certaines sont si grandes qu'il faudrait plusieurs vies pour en faire le tour.

D'autres sont si petites qu'on peut les traverser en quelques pas.

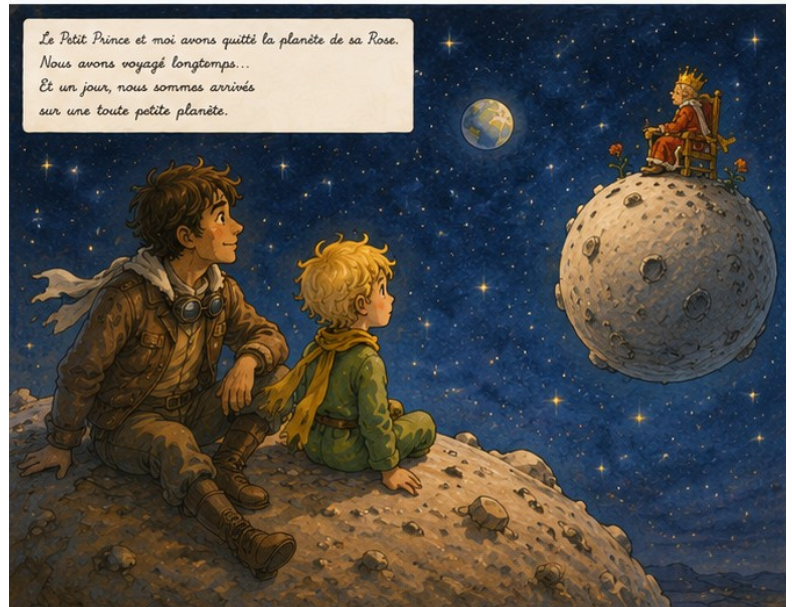
Le Petit Prince découvrait ce monde avec des yeux remplis de curiosité.

Chaque étoile semblait cacher une nouvelle histoire.

Chaque planète abritait peut-être quelqu'un.

Mais qui pouvait bien choisir de vivre seul, aussi loin des autres ?

Il allait bientôt le découvrir.



La première planète était toute petite.

Au milieu se trouvait un immense trône.

Assis dessus, un vieil homme portait un manteau recouvert d'hermine et une couronne étincelante.

Dès qu'il aperçut le Petit Prince, il leva les bras avec enthousiasme.

— Ah !

Voilà enfin un sujet !

Le Petit Prince regarda autour de lui.

Il ne voyait personne d'autre.

— Un sujet ?

demanda-t-il.

— Bien sûr !

Tous ceux qui arrivent sur ma planète deviennent mes sujets.

Le Petit Prince ne savait pas très bien ce que cela signifiait.

Il s'approcha timidement.

Le Roi semblait très heureux.

Depuis combien de temps attendait-il une visite ?

Impossible de le savoir.

Le Petit Prince était fatigué par son voyage.

Il bâilla discrètement.

Le Roi fronça aussitôt les sourcils.

— Il est interdit de bâiller devant un roi !

Le Petit Prince rougit.

— Excusez-moi...

Je suis un peu fatigué.

Le Roi réfléchit.

Puis il déclara très sérieusement :

— Alors...

Je t'ordonne de bâiller !

Le Petit Prince ouvrit de grands yeux.

Le Roi poursuivit :

— Un bon roi ne donne que des ordres que l'on peut exécuter.

S'il ordonnait à quelqu'un de voler comme un oiseau, ce serait un mauvais roi.

Je dois donner des ordres raisonnables.

Le Petit Prince trouva cette idée assez juste.

Mais il se demanda aussitôt :

— Sur qui règne-t-il ?

Il regarda autour de lui.

Toujours personne.

Pas un habitant.

Pas un animal.

Seulement le Roi.

Et son immense manteau.

Le Petit Prince posa alors beaucoup de questions.

— Sur qui gouvernez-vous ?



Le Roi répondit avec beaucoup de fierté :

— Sur tout.

— Tout ?

— Absolument tout !

Les étoiles.

Les planètes.

Le vent.

Les oiseaux.

Même toi.

Le Petit Prince leva les yeux vers le ciel.

Il se demanda si les étoiles savaient qu'elles avaient un roi.



Avant de partir, le Petit Prince demanda :

— Puis-je voir un coucher de soleil ?

Le Roi répondit :

— Certainement.

Mais chaque chose en son temps.

J'attendrai que les conditions soient favorables.

Un bon roi ne commande jamais l'impossible.

Le Petit Prince sourit.

Il salua poliment le vieil homme.

Puis reprit son voyage.

En s'éloignant, il pensa :

"Les grandes personnes sont vraiment étonnantes..."

Les oiseaux migrateurs le conduisirent ensuite vers une deuxième planète.

Elle était encore plus petite que la précédente.

Au milieu se tenait un homme très élégant.

Il portait un magnifique chapeau.



Dès qu'il aperçut le Petit Prince, il s'écria :

— Ah !

Enfin un admirateur !

Le Petit Prince ne comprenait pas.

— Un admirateur ?

— Oui !

Applaudis !

Le Petit Prince, par politesse, tapa doucement dans ses mains.

L'homme retira aussitôt son chapeau.

Il fit une profonde révérence.

Puis remit son chapeau.

Le Petit Prince recommença.

L'homme salua encore.

Ils répétèrent ce petit jeu plusieurs fois.

Puis le Petit Prince demanda :

— Pourquoi fais-tu cela ?

L'homme répondit très sérieusement :

— Parce que je suis le plus beau.

Le plus élégant.

Le plus intelligent.

Le plus riche.

Le plus admirable de toute cette planète.

Le Petit Prince regarda autour de lui.

La planète était vide.

Il n'y avait personne d'autre.

— Mais...

Tu es tout seul...

Le Vaniteux répondit sans hésiter :

— Justement !

C'est pour cela que tu dois m'admirer.

Le Petit Prince réfléchit.

Il trouva cela un peu triste.



Être obligé de demander aux autres de nous admirer...

Était-ce vraiment du bonheur ?

Avant de repartir, il demanda :

— Et si personne ne t'applaudissait ?

Le Vaniteux sembla surpris.

Comme s'il n'avait jamais imaginé cette possibilité.

Le Petit Prince salua doucement.

Puis il repartit.



Pendant son voyage entre les étoiles, il réfléchissait à toutes ces rencontres.

Le Roi voulait commander tout l'Univers.

Le Vaniteux voulait être admiré sans rien partager avec personne.

Tous les deux vivaient seuls.

Tous les deux semblaient importants.

Mais aucun ne semblait vraiment heureux.

Le Petit Prince repensa alors à sa Rose.

Elle aussi aimait qu'on la regarde.

Mais elle, au moins, parfumait sa planète.

Elle rendait le monde plus beau.

Le Vaniteux, lui, ne faisait que réclamer des applaudissements.

Le Petit Prince commençait à comprendre que les grandes personnes couraient parfois après des choses qui ne remplissaient pas vraiment leur cœur.

Le voyage ne faisait que commencer.

Et il avait encore beaucoup à apprendre.



Chapitre 11 : Le Buveur et le Businessman

Avant de quitter leurs planètes, il leur avait dit au revoir avec beaucoup de politesse.

Mais pendant son voyage, une question revenait sans cesse dans son esprit.

"Pourquoi les grandes personnes semblent-elles toujours chercher quelque chose qui ne les rend pas heureuses ?"

Les oiseaux poursuivaient leur route d'étoile en étoile.

Une nouvelle planète apparut bientôt devant lui.

Elle était toute petite.

Encore plus petite que les précédentes.

Et pourtant, quelqu'un y vivait.



Au milieu de cette planète se trouvait un homme assis devant une table.

Autour de lui, il y avait plusieurs bouteilles.

Certaines étaient pleines.

D'autres étaient vides.

L'homme gardait la tête baissée.

Il semblait très triste.

Le Petit Prince s'approcha doucement.

— Bonjour.

L'homme leva à peine les yeux.

— Bonjour...

Sa voix était fatiguée.

Le Petit Prince s'assit près de lui.

Pendant quelques instants, aucun des deux ne parla.

Puis il demanda avec beaucoup de gentillesse :

— Que fais-tu ?

L'homme répondit sans quitter ses bouteilles des yeux.

— Je bois.

Le Petit Prince trouva cette réponse étrange.

— Pourquoi bois-tu ?

L'homme soupira.

— Pour oublier.

Le Petit Prince réfléchit.

— Oublier quoi ?

Le Buveur baissa encore davantage la tête.

— Que j'ai honte.

Le Petit Prince ne comprenait plus rien.

— Honte de quoi ?

L'homme répondit presque en murmurant :

— Honte de boire.

Le silence retomba.

Le Petit Prince sentit son cœur devenir lourd.

Il regardait cet homme tourner en rond dans une histoire qui ne semblait jamais finir.

Il buvait parce qu'il avait honte.

Et il avait honte parce qu'il buvait.

Personne n'était là pour lui tendre la main.

Personne pour lui parler.

Le Petit Prince comprit qu'il existait des tristesses qui enfermaient les gens dans une prison invisible.

Avant de repartir, il posa doucement sa main sur l'épaule du Buveur.

Il ne trouva aucun mot.

Parfois...

La présence vaut mieux que de longs discours.

En reprenant son voyage, il murmura :

— Les grandes personnes sont vraiment bien compliquées...



Quelques heures plus tard, les oiseaux se posèrent sur une nouvelle planète.

Cette fois, un homme était installé derrière un immense bureau.

Des feuilles recouvraient la table.

Il écrivait sans s'arrêter.

Additionnait.

Comptait.

Recomptait.

Il ne leva même pas les yeux lorsque le Petit Prince arriva.

— Bonjour.

Aucune réponse.

Le Petit Prince attendit.

L'homme continuait à écrire.

Enfin, il demanda :

— Que fais-tu ?

Sans lever la tête, l'homme répondit :

— Je travaille.

Je suis très occupé.

Le Petit Prince observa les feuilles.

Des colonnes de chiffres.

Des additions.

Des centaines.

Des milliers.

Il demanda :

— Que comptes-tu ?

Cette fois, l'homme leva les yeux.

Il avait l'air très fier.

— Les étoiles.

Le Petit Prince regarda le ciel.

Des milliers d'étoiles brillaient au-dessus d'eux.

— Pourquoi les comptes-tu ?



— Parce qu'elles m'appartiennent.

Le Petit Prince ouvrit de grands yeux.

— Elles t'appartiennent ?

— Bien sûr.

Je suis le premier à avoir pensé à les posséder.

Alors elles sont à moi.

Le Petit Prince réfléchit quelques instants.

Puis il demanda :

— Et qu'en fais-tu ?

Le Businessman sembla étonné.

— Je les recompte.

Je les inscris dans mes registres.

Puis je les enferme dans une banque.

Le Petit Prince regarda de nouveau les étoiles.

Elles continuaient de scintiller comme si elles ignoraient totalement qu'elles avaient un propriétaire.

Il demanda alors :

— Est-ce que tu les regardes parfois ?

— Je n'ai pas le temps.

— Est-ce qu'elles te rendent heureux ?

— Je suis riche.

Le Petit Prince réfléchit.

Chez lui, il possédait une fleur.

Il possédait trois volcans.

Mais chaque jour, il les arrosait.

Il les nettoyait.

Il en prenait soin.

Il était utile à ce qu'il aimait.

Le Businessman, lui, possédait les étoiles.

Mais il ne leur apportait rien.

Il ne les admirait même pas.

Le Petit Prince dit alors doucement :

— Quand je possède quelque chose, j'en prends soin.



Toi...

Tu possèdes les étoiles.

Mais elles ne savent même pas que tu existes.

Le Businessman haussa les épaules.

Il reprit immédiatement ses calculs.

Le Petit Prince comprit qu'il n'obtiendrait pas d'autre réponse.

Il salua poliment.

Puis repartit.

Pendant le voyage qui suivit, le Petit Prince resta longtemps silencieux.

Il repensait au Buveur.

Puis au Businessman.

Tous les deux vivaient enfermés dans leurs habitudes.

L'un cherchait à oublier.

L'autre passait son temps à compter.

Mais aucun ne semblait lever les yeux vers les étoiles.

Pourtant...

Les étoiles étaient si belles.

Le Petit Prince se demanda combien de grandes personnes oublièrent de regarder ce qui les entourait parce qu'elles étaient trop occupées à courir après autre chose.

Il regarda une dernière fois le ciel.

Puis il aperçut une nouvelle planète.

Au loin, une toute petite lumière s'allumait.

Puis s'éteignait.

Puis se rallumait.

Encore.

Et encore.

Curieux, il demanda aux oiseaux de s'y arrêter.

Il allait bientôt rencontrer celui qu'il admirerait le plus de tous les adultes qu'il avait croisés.



Chapitre 12 : L'homme qui allumait les étoiles

Le Petit Prince poursuivait son voyage de planète en planète.

À chacune de ses rencontres, il découvrait une nouvelle façon de vivre.

Le Roi voulait commander.

Le Vaniteux voulait être admiré.

Le Buveur voulait oublier.

Le Businessman voulait posséder les étoiles.

Le Petit Prince avait quitté chacune de ces planètes avec la même impression :

« Les grandes personnes sont décidément bien étranges... »

Pourtant, une nouvelle rencontre allait lui redonner un peu d'espoir.

Au loin, il aperçut une toute petite planète.

Elle était si minuscule qu'on aurait pu la cacher dans une grande valise.

Au milieu se dressait un unique réverbère.

À côté, un homme portait une casquette et un uniforme.

Au moment où le Petit Prince arrivait, l'homme alluma la lampe.

Quelques secondes plus tard...

Il l'éteignit.

Puis il l'alluma de nouveau.

Puis il l'éteignit encore.

Intrigué, le Petit Prince s'approcha.

— Bonjour !

L'homme leva la tête.

— Bonjour.

Puis il ralluma aussitôt son réverbère.

— Pourquoi fais-tu cela ?

— C'est la consigne.

Je dois allumer le réverbère quand le soir arrive.



Et l'éteindre lorsque le matin revient.

Le Petit Prince regarda le ciel.

Pourtant...

Le soleil semblait toujours au même endroit.

— Mais... il ne fait pas encore nuit.

L'allumeur soupira.

— Autrefois, ma planète tournait doucement.

J'avais le temps de me reposer.

J'allumais la lampe le soir.

Je l'éteignais le matin.

Le reste de la journée était à moi.

Le Petit Prince trouva cela plutôt agréable.

Mais l'homme continua :

— Puis, sans que je sache pourquoi, la planète s'est mise à tourner de plus en plus vite.

Aujourd'hui...

Une journée dure seulement une minute.

Le Petit Prince ouvrit de grands yeux.

— Une minute ?



L'allumeur acquiesça.

— Toutes les minutes, le soleil se couche.

Alors j'allume.

Une minute plus tard, il se lève.

Alors j'éteins.
Et cela recommence.
Encore.
Et encore.
Le Petit Prince regarda le pauvre homme.
En effet...
À peine avait-il terminé sa phrase qu'il ralluma la lampe.
Quelques secondes plus tard...
Il l'éteignit.
Puis il recommença.
Toujours avec le même sérieux.
Sans jamais se plaindre.



Le Petit Prince s'assit près de lui.
Il resta longtemps à l'observer.
Contrairement aux autres adultes qu'il avait rencontrés, celui-ci ne pensait pas uniquement à lui.
Il accomplissait une mission.
Il faisait briller une lumière.
Peut-être que quelque part, très loin, un voyageur avait besoin de cette lumière.
Peut-être que quelqu'un regardait cette petite planète en se disant :
« Tiens... quelqu'un veille encore. »
Le Petit Prince se surprit à admirer cet homme.
Il se dit :
« Celui-ci est bien différent des autres. »

Après un moment, il eut une idée.
— Tu sais...
Ta planète est si petite...
Tu pourrais marcher tout doucement dans le sens opposé à sa rotation.
Ainsi, tu resterais toujours au soleil.
Quand tu voudrais te reposer, il te suffirait de marcher.
L'allumeur sourit.

Il trouva l'idée excellente.
Mais son sourire s'effaça aussitôt.
— J'aimerais bien...
Mais ce que j'aime le plus au monde...
C'est dormir.
Le Petit Prince baissa la tête.
Il comprenait.
Le pauvre homme était prisonnier de sa propre consigne.
Non parce qu'elle était mauvaise.
Mais parce qu'il ne prenait plus le temps de réfléchir à son sens.



Avant de repartir, le Petit Prince serra la main de l'allumeur.
— Au revoir.
— Bon voyage.
En s'éloignant, il regarda une dernière fois la petite lampe qui s'allumait et s'éteignait sans cesse.
Il pensa :
« Parmi tous les adultes que j'ai rencontrés, c'est celui que je préfère. »
Pourquoi ?
Parce qu'il ne vivait pas seulement pour lui-même.
Il faisait son travail avec fidélité.
Il apportait un peu de lumière dans l'Univers.
Même si personne ne semblait le remarquer.

Les oiseaux reprirent leur envol.
Très vite, une nouvelle planète apparut.
Elle semblait remplie de livres.
Au milieu se trouvait un très vieux savant entouré de cartes.
Le Petit Prince ignorait encore qu'il allait rencontrer un géographe.
Et que cette rencontre allait lui faire prendre conscience d'une chose très importante.
Sa Rose...
Était peut-être beaucoup plus fragile qu'il ne l'avait imaginé.

Chapitre 13 : Le Géographe et la grande décision

Après avoir quitté l'allumeur de réverbère, le Petit Prince reprit son voyage parmi les étoiles.

Il regardait les planètes défiler sous lui.

Certaines étaient minuscules.

D'autres semblaient immenses.

Toutes avaient quelque chose à raconter.

Mais il se demandait encore où son voyage allait le conduire.

Au loin apparut une planète plus grande que toutes celles qu'il avait visitées jusqu'à présent.

« Peut-être y rencontrerai-je quelqu'un qui connaît vraiment le monde », pensa-t-il.

Les oiseaux se posèrent doucement.

Le Petit Prince descendit.

Contrairement aux autres planètes, celle-ci semblait très calme.

Il n'y avait ni palais.

Ni réverbère.

Ni bouteilles.

Ni montagnes de papiers remplis de chiffres.

Au centre se trouvait une immense table couverte de livres si épais qu'ils semblaient raconter toute l'histoire de l'Univers.



Derrière cette table était assis un très vieux monsieur.

Il portait de grandes lunettes qui glissaient au bout de son nez.

Autour de lui s'empilaient des cartes, des carnets, des rouleaux de papier et des instruments de mesure.

Lorsque le Petit Prince entra, le vieil homme leva lentement les yeux.

Son visage s'éclaira.

— Tiens donc...

Voilà un explorateur !

Le Petit Prince sourit.

C'était la première fois qu'on l'appelait ainsi.

— Bonjour.

— Bonjour, jeune voyageur.

D'où viens-tu ?

Le Petit Prince montra les étoiles.

— D'une toute petite planète.

Le vieil homme prit aussitôt une plume.

— Formidable !

Raconte-moi ce que tu as vu.



Le Petit Prince parla de ses volcans.

De ses baobabs.

Des couchers de soleil.

Le vieil homme écrivait très vite.

Puis il s'arrêta.

— Et y a-t-il des océans ?

— Non.

— Des montagnes ?

— Non.

— Des fleuves ?

— Non plus.

Le géographe referma doucement son carnet.

— Alors il me manque quelque chose d'important.

Le Petit Prince demanda :

— Pourquoi n'allez-vous pas voir vous-même ?

Le vieux savant sourit.

— Parce que je suis géographe.

Un géographe ne voyage pas.

Il reçoit les explorateurs.

Il écoute leurs récits.

Il vérifie qu'ils disent la vérité.

Puis il écrit les cartes.

Le Petit Prince trouva cela étrange.

Comment pouvait-on connaître le monde sans jamais le parcourir ?



Après quelques instants, le géographe demanda :

— Y a-t-il des fleurs sur ta planète ?

Le Petit Prince répondit avec un grand sourire.

— Oui.

Une seule.

Mais c'est la plus belle.

Le géographe hésita.

Puis il posa doucement sa plume.

— Les fleurs...

Nous ne les notons pas.

Le Petit Prince fronça les sourcils.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elles sont éphémères.

Le Petit Prince répéta doucement ce mot.

— Éphémère...

Il ne l'avait jamais entendu.

Le géographe expliqua :

— Cela signifie qu'elles peuvent disparaître.

Elles sont fragiles.

Le vent peut les abîmer.

Le froid peut les faire mourir.

Le temps les transforme.

Le Petit Prince resta silencieux.

Toutes les images de sa Rose lui revinrent en mémoire.

Ses pétales délicats.

Ses quatre petites épines.

Son parfum.

Son globe de verre.

Sa façon de tousser pour attirer son attention.

Il murmura presque pour lui-même :

— Elle est donc en danger...

Le géographe acquiesça.

— Comme toutes les fleurs.

Le Petit Prince sentit son cœur se serrer.

Pour la première fois depuis son départ, il se demanda s'il avait eu raison de quitter sa planète.

Qui protégeait maintenant sa Rose du vent ?

Qui pensait à l'arroser ?

Qui lui parlait le matin ?

Il aurait voulu repartir immédiatement.

Mais quelque chose lui disait que son voyage n'était pas terminé.

Peut-être fallait-il continuer pour comprendre ce qu'il n'avait pas encore compris.

Le géographe referma son immense livre.

— Si tu veux découvrir une planète vraiment extraordinaire...



Va visiter la Terre.

Le Petit Prince leva les yeux.

— La Terre ?

— Oui.

C'est une très grande planète.

On y trouve des montagnes immenses.

Des océans.

Des forêts.

Des déserts.

Des villes.

Et des millions d'habitants.

Tu y apprendras beaucoup.

Le Petit Prince remercia le géographe.

Il regarda une dernière fois les livres gigantesques qui remplissaient la pièce.

Puis il reprit son voyage.

Les oiseaux s'élevèrent une nouvelle fois dans le ciel.

Le Petit Prince regardait défiler les étoiles.

Il pensait à sa Rose.

Il comprenait enfin pourquoi elle avait peur des courants d'air.

Pourquoi elle demandait son globe de verre.

Pourquoi elle faisait semblant d'être forte.

Elle n'était pas fragile parce qu'elle était faible.

Elle était fragile parce qu'elle était vivante.

Et c'est justement cette fragilité qui la rendait précieuse.



Au loin apparut une immense planète bleue.

Jamais le Petit Prince n'avait vu un monde aussi grand.

Les océans brillaient sous le soleil.

Les continents semblaient immenses.

Les montagnes touchaient presque les nuages.

Il prit une grande inspiration.

Sans le savoir...

Il arrivait sur la Terre.

Une planète où il allait faire les plus belles rencontres de son voyage.

Mais aussi les plus importantes.



Chapitre 14 : La Terre, le serpent et la fleur du désert

Pendant plusieurs jours, le Petit Prince avait voyagé d'étoile en étoile.

Il avait rencontré un roi, un vaniteux, un buveur, un businessman, un allumeur de réverbère et un géographe.

Tous lui avaient appris quelque chose sur les grandes personnes.

Mais aucune de ces rencontres n'avait répondu à la question qui grandissait dans son cœur.

Pourquoi les adultes compliquent-ils autant leur vie ?

Le géographe lui avait alors conseillé de visiter une planète très particulière.

La Terre.

Une planète immense.

Une planète pleine de montagnes, de mers, de forêts et de déserts.

Une planète où vivaient des millions d'êtres humains.

Le Petit Prince s'attendait donc à découvrir un monde rempli de vie.

Mais ce qu'il trouva fut tout autre.

Les oiseaux descendirent lentement vers une immense étendue de sable.

Aussi loin que portait le regard, il n'y avait rien.

Pas une maison.

Pas un arbre.

Pas un bruit.

Seulement le vent qui dessinait de longues vagues sur les dunes.

Le Petit Prince posa doucement les pieds sur le sable.

Il regarda autour de lui.

— Est-ce vraiment la Terre ?

Personne ne répondit.

Il marcha quelques pas.

Le sable était chaud sous ses chaussures.



Le silence semblait immense.
Jamais il ne s'était senti aussi petit.
Sur sa planète, il connaissait chaque pierre.
Chaque volcan.
Chaque fleur.
Ici...
Le désert semblait ne jamais finir.

Tout à coup, une voix douce s'éleva derrière lui.
— Bonjour.
Le Petit Prince se retourna brusquement.
Il ne vit d'abord personne.
Puis il aperçut un long serpent couleur de sable.
Son corps était si fin qu'il semblait dessiné sur le désert.
Ses yeux brillaient doucement.
Le Petit Prince s'approcha sans crainte.
— Bonjour.
Le serpent inclina légèrement la tête.

— Tu viens de loin.
— Oui.
Très loin.
— Tu n'es pas d'ici.
Le Petit Prince sourit.
— Non.
Je viens d'une toute petite
planète.



Le serpent leva les yeux vers le ciel.
Comme s'il savait déjà.

Le Petit Prince regarda autour de lui.
— Où sont les habitants de cette planète ?
Le serpent répondit calmement :
— Tu es dans le désert.

Les hommes vivent plus loin.

Très loin.

Le désert est un endroit où l'on peut se sentir seul.

Le Petit Prince répondit doucement :

— On peut aussi se sentir seul parmi les hommes.

Le serpent sembla apprécier cette remarque.

Un petit sourire apparut sur son visage.

— Tu comprends déjà beaucoup de choses.

Le Petit Prince observa le serpent avec curiosité.

Il était si mince.

Il paraissait presque fragile.

— Tu es bien petit.

Comment peux-tu vivre dans un endroit aussi immense ?

Le serpent répondit mystérieusement :

— Je suis plus puissant que le doigt d'un roi.

Le Petit Prince ne comprit pas.

Le serpent poursuivit :

— Je peux ramener chacun vers la terre d'où il vient.

Ces paroles étaient étranges.

Le Petit Prince les écouta sans vraiment les comprendre.

Le serpent ne semblait ni méchant, ni gentil.

Il parlait comme s'il connaissait un secret que personne d'autre n'avait découvert.

Avant de partir, il ajouta :

— Si un jour tu regrettes ton étoile...

Souviens-toi de moi.

Puis il glissa silencieusement entre les dunes.

Le Petit Prince le regarda disparaître.

Il ne savait pas encore que leurs chemins se croiseraient de nouveau.

Le Petit Prince poursuivit sa marche.

Le désert semblait infini.

Après un long moment, il aperçut une toute petite fleur.

Elle n'avait que quelques pétales.

Le vent la faisait doucement danser.

Le Petit Prince s'agenouilla.

— Bonjour.

— Bonjour.

répondit la petite fleur.

— Où sont les hommes ?

demanda le Petit Prince.

La fleur réfléchit.

— Je crois en avoir vu passer quelques-uns.

Il y a très longtemps.

Le vent les emporte d'un endroit à l'autre.

Ils n'ont pas beaucoup de racines.

Cette phrase resta longtemps dans le cœur du Petit Prince.

Les hommes n'ont pas beaucoup de racines.

Peut-être pour cela couraient-ils sans cesse.

Peut-être cherchaient-ils toujours ailleurs ce qu'ils avaient déjà.

Il remercia la petite fleur.

Puis continua sa route.



Après plusieurs heures de marche, il aperçut une montagne.

Immense.

Bien plus haute que les trois petits volcans de sa planète.

Le Petit Prince décida de grimper.

Peut-être pourrait-il enfin apercevoir les habitants de la Terre.

L'ascension fut longue.

Lorsqu'il atteignit le sommet, il contempla le paysage.

Des montagnes.

Encore des montagnes.

À perte de vue.



Il prit une grande inspiration.

Puis il cria :

— Bonjour !

Quelques secondes plus tard, une voix répondit :

— Bonjour !

Le Petit Prince sourit.

Enfin !

Quelqu'un !

— Qui êtes-vous ?

— Qui êtes-vous ?

répondit la montagne.

Le Petit Prince fronça les sourcils.

— Soyez mes amis !

Je suis seul !

— Je suis seul...

répondit l'écho.

Le Petit Prince resta silencieux.

Il comprit peu à peu.

La montagne ne parlait pas.

Elle répétait simplement ses paroles.

Il descendit tristement.

Sur sa planète, il pouvait parler à sa Rose.

Aux couchers de soleil.

À ses volcans.

Ici...

Même les montagnes ne savaient que répéter.

Le soleil commençait à se coucher.

Le Petit Prince regarda une dernière fois l'horizon.

Cette immense planète lui paraissait bien étrange.

Elle semblait remplie de silence.

Pourtant, il sentait qu'elle cachait encore de nombreuses surprises.

Il ignorait qu'au détour d'un chemin, il allait bientôt découvrir quelque chose qui bouleverserait toutes ses certitudes.

Un immense jardin.

Rempli de milliers de roses.

Des roses exactement semblables à la sienne.



Chapitre 15 : Le jardin aux cinq mille roses

Le Petit Prince avait posé le pied sur la Terre.

Il avait traversé le désert, rencontré un étrange serpent, parlé avec une petite fleur solitaire et découvert une montagne qui ne savait que répéter ses paroles.

Cette immense planète lui paraissait bien mystérieuse.

Il décida donc de poursuivre sa route.

Peut-être finirait-il par rencontrer les habitants dont lui avait parlé le Géographe.

Le soleil venait de se lever.

L'air était encore frais.

Le Petit Prince marchait tranquillement sur un petit sentier bordé d'herbes sauvages.

Les oiseaux chantaient.

Le vent faisait doucement danser les hautes herbes.

Pour la première fois depuis son arrivée sur Terre, il avait l'impression que cette planète était pleine de vie.

Au détour d'un chemin, il aperçut une clôture.

Derrière celle-ci s'étendait un immense jardin.

Curieux, il poussa la petite barrière.

Et là...

Il s'arrêta net.

Devant lui s'étendaient des centaines...

Puis des milliers...

Puis des milliers de milliers de fleurs.

Toutes étaient des roses.

De magnifiques roses.

Rouges.

Roses.

Blanches.

Leurs pétales brillaient sous la rosée du matin.

Le parfum remplissait tout le jardin.

Le Petit Prince ouvrit de grands yeux.



Son cœur se serra.

Il s'approcha doucement.

Il observa une première rose.

Puis une deuxième.

Puis une troisième.

Toutes lui semblaient incroyablement familières.

Il murmura :

— Bonjour...

Les roses répondirent d'une seule voix :

— Bonjour !

Le Petit Prince les regarda longuement.

Leurs pétales.

Leurs feuilles.

Leurs épines.

Leur parfum.

Tout lui rappelait quelqu'un.

Sa Rose.



Pendant un long moment, il resta immobile.

Il n'arrivait pas à croire ce qu'il voyait.

Il demanda timidement :

— Qui êtes-vous ?

Les roses répondirent en riant :

— Nous sommes des roses.

Le Petit Prince sentit son cœur battre très fort.

Des roses.

Il y en avait partout.

Alors...

Sa Rose n'était donc pas unique ?

Il s'assit dans l'herbe.

Il regarda le jardin.

Puis leva les yeux vers le ciel.
Il pensa à sa petite planète.
À ses volcans.
À son mouton.
À sa Rose.
Il se souvenait des paroles qu'elle lui avait dites.
Elle prétendait être la seule de son espèce.
La plus belle.
La plus extraordinaire.
Et voilà que la Terre en possédait des milliers.
Il sentit une grande tristesse l'envahir.

« Ma Rose m'aurait-elle menti ? »

Cette pensée lui faisait mal.

Très mal.

Il repensa à toutes les fois où elle avait demandé son globe de verre.

À ses toux exagérées.

À ses grands airs.

À ses petites colères.

Tout cela lui paraissait soudain beaucoup moins exceptionnel.

Il baissa la tête.

Une larme glissa sur sa joue.

Il murmura :

— Je croyais être un prince très riche.

Je pensais posséder une fleur unique au monde.

Mais je n'ai finalement qu'une rose parmi des milliers d'autres...

À cet instant, il se sentit très petit.

Très ordinaire.

Très seul.

Il se demanda même s'il n'avait pas quitté sa planète pour rien.

Pourquoi parcourir l'Univers si ce que l'on croyait exceptionnel existait partout ailleurs ?



Le Petit Prince resta longtemps assis au milieu du jardin.

Les roses continuaient de danser doucement sous le vent.

Aucune ne ressemblait pourtant vraiment à la sienne.

Elles avaient les mêmes pétales.

Les mêmes épines.

Le même parfum.

Mais...

Aucune ne lui disait :

« Pense à me mettre mon globe cette nuit. »

Aucune ne faisait semblant de tousser.

Aucune ne le regardait comme sa Rose le faisait lorsqu'il venait l'arroser.

Il ne comprenait pas encore pourquoi.

Mais il sentait déjà qu'il existait une différence.

Une différence invisible.



Il s'allongea dans l'herbe.

Les yeux tournés vers le ciel.

Il pensa à B612.

Sa planète lui semblait désormais incroyablement lointaine.

Il aurait aimé demander conseil à quelqu'un.

Quelqu'un qui saurait lui expliquer pourquoi son cœur continuait à aimer cette Rose-là plus que toutes les autres.

Le vent souffla doucement. Les hautes herbes frémirent.

Quelque chose bougea derrière un buisson.

Une petite silhouette rousse observait le Petit Prince depuis un long moment.

Deux oreilles pointues dépassaient des herbes.

Deux yeux malicieux brillaient doucement.

Le Petit Prince ne l'avait pas encore remarquée.

Mais cette rencontre allait changer toute sa manière de comprendre le monde.

Et surtout...

Elle allait lui révéler pourquoi sa Rose était véritablement unique.

Chapitre 16 : Le Renard et le secret de l'amitié

Le Petit Prince avait découvert un immense jardin rempli de roses.

Des milliers de roses.

Toutes magnifiques.

Toutes semblables à la sienne.

Il s'était senti terriblement triste.

Il croyait que sa fleur était unique au monde.

Et voilà qu'il en existait des milliers.

Assis dans l'herbe, il regardait les fleurs sans vraiment les voir.

Son cœur était lourd.

Le vent faisait doucement danser les hautes herbes.

C'est alors qu'une voix douce se fit entendre.

— Bonjour...

Le Petit Prince se retourna rapidement.

Il ne vit personne.

— Bonjour...

répondit-il.

La voix reprit :

— Je suis ici...

Sous le pommier.

Le Petit Prince regarda derrière les hautes herbes.

Une petite silhouette rousse apparut lentement.

Deux oreilles dressées.

Une longue queue touffue.

Des yeux brillants de curiosité.

C'était un renard.



Le Petit Prince s'approcha avec enthousiasme.

— Bonjour !

Tu es très beau.

Veux-tu jouer avec moi ?
Je suis tellement triste...
Le renard sourit doucement.
— Je ne peux pas jouer avec toi.
Je ne suis pas apprivoisé.



Le Petit Prince inclina la tête.
— Apprivoisé ?
Je ne connais pas ce mot.
Le renard s'assit tranquillement.
Il semblait aimer prendre son temps.
— Cela signifie...
Créer des liens.
Le Petit Prince resta silencieux.
Le renard poursuivit :
— Pour l'instant, tu n'es pour moi qu'un petit garçon parmi des milliers d'autres.
Et moi, je suis un renard parmi des milliers de renards.
Nous n'avons pas besoin l'un de l'autre.
Mais si tu m'apprivoises...
Alors nous deviendrons uniques l'un pour l'autre.
Le Petit Prince réfléchit longuement.
Il repensa aussitôt à sa Rose.
Peut-être...
Était-ce cela qui la rendait différente des autres ?

Le Petit Prince demanda :

— Comment fait-on pour apprivoiser ?

Le renard répondit :

— Il faut être patient.

Très patient.

Au début, tu t'assoiras un peu loin de moi.

Nous ne parlerons presque pas.

Tu me regarderas.

Je te regarderai.

Puis, chaque jour, tu pourras t'approcher un peu.

Pas trop vite.

Les amitiés ne poussent pas plus vite que les fleurs.

Elles ont besoin de temps.



Le Petit Prince trouva cette idée très belle.

Le lendemain, il revint.

Comme promis.

Il s'assit un peu plus près.

Le renard ne bougea pas.

Le Petit Prince non plus.

Ils restèrent longtemps à écouter le vent.

Puis le Petit Prince repartit.

Le jour suivant, il revint encore.

Puis encore.

Et encore.

Chaque jour, quelques centimètres les rapprochaient.

Ils ne parlaient presque pas.

Pourtant...

Ils devenaient amis.

Au bout de quelques jours, le renard reconnut le bruit des pas du Petit Prince.

Avant même de le voir arriver, son cœur se remplissait de joie.

Il expliqua :

— Les autres pas me font rentrer dans mon terrier.

Les tiens m'invitent à sortir.

Ils ressemblent à une musique.

Le Petit Prince sourit.

Il comprenait enfin que l'amitié changeait notre façon de regarder le monde.

Le blé, qui auparavant ne signifiait rien pour le renard, lui rappelait désormais les cheveux dorés du Petit Prince.

Chaque fois que le vent faisait danser les épis, il pensait à son nouvel ami.

Le monde devenait plus beau simplement parce qu'ils s'étaient rencontrés.

Quelques jours passèrent.

Le moment du départ approchait.

Le Petit Prince était triste.

Le renard aussi.

— Tu vas pleurer...

dit le Petit Prince.

Le renard acquiesça doucement.

— Oui.

— Alors...

Pourquoi as-tu voulu que nous devenions amis ?

Le renard sourit.

— Parce que j'y ai gagné quelque chose.

Grâce à toi...

Les champs de blé sont devenus magnifiques.

Avant, je n'y faisais pas attention.

Maintenant, ils me rappelleront toujours ton rire.

Et cela est un très beau cadeau.

Le Petit Prince sentit son cœur se réchauffer.
Il comprenait enfin.
Créer un lien rend parfois les séparations difficiles.
Mais cela rend surtout les souvenirs précieux.

Avant que le Petit Prince ne reprenne son voyage, le renard lui demanda une dernière chose.

— Va revoir les roses du jardin.

Puis reviens me dire ce que tu as compris.

Le Petit Prince retourna auprès des milliers de fleurs.

Il les observa longuement.

Cette fois...

Il ne les regardait plus de la même manière.

Il leur dit doucement :

— Vous êtes très belles.

Mais vous êtes encore vides pour moi.

Personne ne vous a apprivoisées.

Et vous n'avez apprivoisé personne.

Vous ressemblez à ma Rose.

Mais elle...

Elle est devenue unique.

Parce que je l'ai arrosée.

Parce que je l'ai protégée.

Parce que j'ai écouté ses plaintes.

Parce que j'ai supporté ses caprices.

Parce que j'ai partagé mon temps avec elle.

Il comprit soudain pourquoi il continuait à aimer sa Rose plus que toutes les autres.

Ce n'était pas parce qu'elle était différente.

C'était parce qu'il avait construit une histoire avec elle.

Le Petit Prince revint voir le renard.

Celui-ci le regarda avec tendresse.

— Maintenant...



Je vais te confier mon secret.

Un secret très simple.

Mais que beaucoup de grandes personnes oublient en grandissant.

Le renard s'approcha tout près du Petit Prince.

Puis il murmura :

— On ne voit bien qu'avec le cœur.

L'essentiel est invisible pour les yeux.

Le Petit Prince répéta doucement cette phrase.

Comme pour être certain de ne jamais l'oublier.

Le renard ajouta :

— C'est le temps que tu as consacré à ta Rose qui la rend si importante.

Et n'oublie jamais une dernière chose.

Tu deviens responsable pour toujours de ce que tu as apprivoisé.

Le Petit Prince sentit ces paroles entrer profondément dans son cœur.

Il savait qu'elles l'accompagneraient toute sa vie.

Il serra le renard dans ses bras.

Puis reprit son voyage.

Mais il n'était plus tout à fait le même.

Il venait de découvrir le plus précieux des trésors.



Chapitre 17 : Les hommes qui courent après le temps

Lorsque le Petit Prince quitta le Renard, son cœur était rempli d'émotions.

Il avait enfin compris pourquoi sa Rose était unique.

Ce n'était pas parce qu'elle était différente des autres.

C'était parce qu'il avait partagé sa vie avec elle.

Parce qu'il l'avait aimée.

Parce qu'il avait pris soin d'elle.

Le Renard lui avait offert un trésor que personne ne pourrait jamais lui enlever.

Le Petit Prince reprit sa route.

Il traversait maintenant la Terre avec un regard nouveau.

Tout ce qu'il voyait semblait lui raconter une histoire.

Chaque rencontre devenait une occasion de mieux comprendre les hommes.

Après une longue marche, il entendit un bruit étrange.

Au loin, un grondement régulier faisait trembler le sol.

Quelques instants plus tard, un train surgit à toute vitesse.

Il traversa la plaine comme une flèche avant de disparaître derrière une colline.

Le Petit Prince n'avait jamais vu une machine aussi rapide.

À côté des rails se trouvait un homme en uniforme.



*Après une longue marche,
il entendit un bruit étrange.
Au loin, un grondement régulier
faisait trembler le sol.
Un train surgit à toute vitesse,
comme une flèche,
puis disparut derrière la colline.*

Il actionnait de grands leviers qui faisaient changer les trains de direction.

Le Petit Prince s'approcha.

— Bonjour !

— Bonjour, jeune voyageur.

— Que fais-tu ?

— Je suis aiguilleur.

J'envoie les trains vers leur destination.



À peine avait-il terminé sa phrase qu'un second train passa dans un vacarme impressionnant.

Puis un troisième.

Puis encore un autre.

Le Petit Prince regardait ces longues files de wagons défiler à toute vitesse.

Il demanda :

— Pourquoi vont-ils si vite ?

L'aiguilleur sourit.

— Les voyageurs sont toujours pressés.

Ils veulent arriver.

Partir.

Repartir.

Ils pensent souvent que le bonheur se trouve un peu plus loin.

Le Petit Prince observa les fenêtres.

Des hommes lisaient.

D'autres dormaient.

Certains regardaient distraitemment le paysage sans vraiment le voir.

Quelques enfants, eux, avaient le nez collé contre la vitre.

Ils semblaient émerveillés par tout ce qu'ils découvraient.

Le Petit Prince le remarqua aussitôt.

— Pourquoi les enfants regardent-ils dehors alors que les adultes dorment ?

L'aiguilleur répondit :

— Parce que les enfants savent encore chercher.

Les grandes personnes oublient parfois pourquoi elles voyagent.

Elles courent après le temps.

Les enfants, eux, savent s'arrêter pour regarder un arbre, un nuage ou un oiseau.

Le Petit Prince repensa au Renard.

Oui...

Les enfants regardent avec leur cœur.

Le voyage continua.

Le soleil était maintenant très haut dans le ciel.

Après plusieurs heures de marche, le Petit Prince rencontra un drôle de marchand.

Son étal était minuscule.

Il ne vendait ni fruits, ni légumes, ni tissus.

Seulement de petites pilules brillantes.

Le marchand accueillit le Petit Prince avec enthousiasme.

— Bonjour !

Tu arrives au bon moment !

J'ai inventé quelque chose d'extraordinaire.



Le Petit Prince regarda les petites pilules.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Des pilules contre la soif !

Tu en prends une chaque semaine...

Et tu n'as plus jamais besoin de boire.

Le Petit Prince ouvrit de grands yeux.

— Plus besoin de boire ?

— Exactement !

Tu économises cinquante-trois minutes chaque semaine.

Le marchand semblait très fier de son invention.

Il attendait les compliments.

Mais le Petit Prince resta silencieux.

Il réfléchissait.

Puis il demanda :

— Et que font les gens de ces cinquante-trois minutes ?



Le marchand haussa les épaules.

— Ce qu'ils veulent.

Ils travaillent.

Ils courent.

Ils gagnent du temps.

Le Petit Prince regarda l'horizon.

Il imagina un puits.

Une source.

Des amis marchant ensemble sous le soleil.

Puis il répondit doucement :

— Moi...

Si j'avais cinquante-trois minutes...

Je marcherais tranquillement jusqu'à une fontaine.

Le marchand ne répondit rien.

Peut-être n'avait-il jamais pensé que boire de l'eau pouvait être bien plus qu'étancher sa soif.

Marcher jusqu'à une source.

Écouter le vent.

Partager un moment avec quelqu'un.

Sentir l'eau fraîche après une longue journée.
Tout cela ne pouvait pas tenir dans une pilule.

Le Petit Prince reprit son chemin.
Le soleil commençait à descendre.
Il pensait à toutes ces grandes personnes rencontrées depuis le début de son voyage.
Le Roi voulait commander.
Le Vaniteux voulait être admiré.
Le Buveur voulait oublier.
Le Businessman voulait posséder les étoiles.
L'Allumeur suivait une consigne sans jamais s'arrêter.
Le Géographe écrivait des livres sans quitter son bureau.

Les voyageurs couraient sans savoir où allait leur bonheur.

Le marchand vendait du temps tout en oubliant de vivre.

Le Petit Prince leva les yeux vers le ciel.

Il pensa au Renard.

À sa Rose.

À sa petite planète.

Et il comprit une nouvelle chose.

Les adultes cherchent souvent à aller plus vite.

Mais les plus beaux moments sont ceux que l'on prend le temps de vivre.

Alors qu'il poursuivait sa route dans le désert, il aperçut une silhouette familière.

Un avion.

Posé sur le sable.

Tout près, un homme travaillait sur son moteur.

Le Petit Prince sourit.

Il connaissait déjà cet homme.

C'était moi.

Nos deux histoires allaient enfin se rejoindre.



Chapitre 18 : Le puits du désert et le retour vers les étoiles

Depuis plusieurs jours, le Petit Prince et moi marchions ensemble dans le désert.

Mon avion n'était toujours pas réparé.

Mes réserves d'eau diminuaient rapidement.

Le soleil brûlait le sable.

Le vent soulevait parfois de grands nuages de poussière.

Et pourtant...

Je n'avais plus peur.

Depuis que le Petit Prince était apparu dans ma vie, le désert ne me semblait plus vide.

Il savait observer les choses que j'avais oubliées.

Une étoile.

Un silence.

Une trace dans le sable.

Ou simplement le sourire d'un ami.



La chaleur devenait de plus en plus difficile à supporter.

Nos gourdes étaient presque vides.

Je regardai le Petit Prince.

Il marchait tranquillement.

Comme si la fatigue ne l'atteignait pas.

Je lui demandai :

— Tu n'as pas soif ?

Il sourit.

— Si...

Un peu.

Puis il ajouta :

— Allons chercher un puits.

Je regardai autour de nous.

À perte de vue, il n'y avait que des dunes.

Pas un arbre.

Pas une maison.

Pas un chemin.

Je répondis en riant doucement :

— Un puits ?

Au milieu du désert ?

Le Petit Prince hocha simplement la tête.

— Oui.

Je ne savais pas pourquoi...

Mais je décidai de lui faire confiance.

Nous continuâmes notre marche.



Le soleil disparut peu à peu derrière les dunes.

Le ciel prit une couleur orangée.

Puis violette.

Enfin, la nuit s'installa.

Nous nous arrêtâmes quelques instants.

Au-dessus de nos têtes, des milliers d'étoiles scintillaient.

Le Petit Prince les regardait avec tendresse.

Je lui demandai :

— Pourquoi souris-tu ?

Il leva doucement les yeux.

— Parce que je sais que quelque part, l'une d'elles est ma maison.

Je regardai moi aussi le ciel.

Toutes ces étoiles se ressemblaient.

Et pourtant...

Pour le Petit Prince, l'une d'elles contenait une fleur.

Trois volcans.

Un mouton.

Et toute une vie.

Je compris alors que les lieux ne sont pas importants parce qu'ils sont grands.

Ils le deviennent parce qu'ils abritent ceux que l'on aime.

Nous reprîmes notre marche au lever du jour.

Le soleil n'était pas encore haut lorsque le Petit Prince s'arrêta brusquement.

— Regarde !

Au loin, une vieille margelle de pierre apparaissait entre les dunes.

Je crus d'abord rêver.

Puis nous nous approchâmes.

C'était bien un puits.

Un vrai puits.

Avec une poulie en bois.

Une corde.

Et un seau.

Comme ceux que l'on trouve dans les vieux villages.

Je restai émerveillé.

Qui avait bien pu construire cela ici ?

Personne ne semblait le savoir.

Je saisis la corde.

Elle grinça doucement.

Le bois chantait sous l'effort.

Le seau descendit lentement dans l'obscurité.

Puis...

Un bruit d'eau résonna.

Je tirai de toutes mes forces.

Le seau remonta.

L'eau brillait sous les premiers rayons du soleil.

Je tendis le seau au Petit Prince.

Il but une petite gorgée.

Puis il me le rendit.

Je bus à mon tour.



Jamais une eau ne m'avait semblé aussi bonne.
Ce n'était pas seulement parce que j'avais soif.
C'était parce qu'il y avait derrière cette eau notre
longue marche.
Notre fatigue.
Notre amitié.
Notre confiance.
Le Petit Prince me regarda.
— Tu vois...
Cette eau est bonne pour le cœur.
Je compris exactement ce qu'il voulait dire.
Ce ne sont pas toujours les choses elles-mêmes
qui les rendent précieuses.
C'est le chemin parcouru pour les atteindre.



Nous restâmes longtemps assis près du puits.
Le silence n'était plus pesant.
Il était paisible.
Puis le Petit Prince leva les yeux vers les étoiles, invisibles dans le ciel du matin.
Son sourire s'effaça doucement.
Je compris qu'il pensait à sa Rose.
Il murmura :
— Cela fait presque un an...
Je sentis mon cœur se serrer.
Je savais ce que cela signifiait.
Le Petit Prince devait rentrer chez lui.
Sa Rose avait besoin de lui.
Et lui...
Avait enfin compris combien elle comptait.

Le soir venu, nous retournâmes près de l'endroit où nous nous étions rencontrés.
Le désert semblait attendre quelque chose.
Le Petit Prince marchait lentement.

Je remarquai qu'il regardait souvent les étoiles.

Puis il s'arrêta.

Il se tourna vers moi.

— Antoine...

Tu te souviens de ce que le Renard m'a appris ?

Je hochai la tête.

— Oui.

On ne voit bien qu'avec le cœur.

Il sourit.

— Maintenant, je sais que ma Rose est unique.

Je dois rentrer.

Elle m'attend.

Je ne trouvais aucun mot.

J'aurais voulu lui demander de rester.

Mais je savais que certaines promesses sont plus fortes que nos envies.

Le Petit Prince continua :

— Lorsque tu regarderas le ciel...

N'oublie jamais que quelque part, je rirai.

Alors toutes les étoiles te sembleront rire avec moi.

Je sentis mes yeux se remplir de larmes.

Le Petit Prince me prit doucement la main.



— Ne sois pas triste.

Les vrais amis ne disparaissent jamais complètement.

Ils continuent de vivre dans nos souvenirs.

Et dans notre cœur.

Le vent souffla doucement.
Le désert devint silencieux.
Je levai les yeux vers les étoiles.
Lorsque je baissai de nouveau le regard...
Le Petit Prince s'éloignait lentement.
Sa silhouette devenait de plus en plus petite.
Comme si le désert lui-même le ramenait vers son étoile.
Je restai immobile.
Longtemps.
Très longtemps.
Puis je levai une dernière fois les yeux vers le ciel.
Jamais les étoiles ne m'avaient paru aussi vivantes.



Chapitre 19 : Rêve... ou réalité ?

Aujourd'hui est une journée un peu particulière.

Le lendemain du départ du Petit Prince, je me réveillai au lever du soleil.

Pendant quelques instants, je restai immobile.

Le désert était silencieux.

Le vent dessinait de petites vagues sur les dunes.

Je tournai la tête.

À côté de moi...

Il n'y avait personne.

Le Petit Prince avait disparu.

Je me levai lentement.

Je parcourus les alentours.

Je regardai derrière les dunes.

J'appelai doucement :

— Petit Prince...

Seul le vent me répondit.

Je souris malgré moi.

Je savais déjà qu'il était reparti.

Là où se trouvait son cœur.

Auprès de sa Rose.

Je retournai près de mon avion.

La veille encore, le moteur semblait impossible à réparer.

Pourtant, ce matin-là, tout me paraissait plus simple.

Je repris mes outils.

Je démontai une dernière pièce.

Je resserrai quelques boulons.

Je remis une conduite en place.



Puis je tournai la clé.

Le moteur toussa.

Une fois.

Deux fois.

Puis...

Il se mit à ronronner comme au premier jour.

Je restai quelques secondes sans bouger.

Je n'en croyais pas mes oreilles.

J'avais réussi.

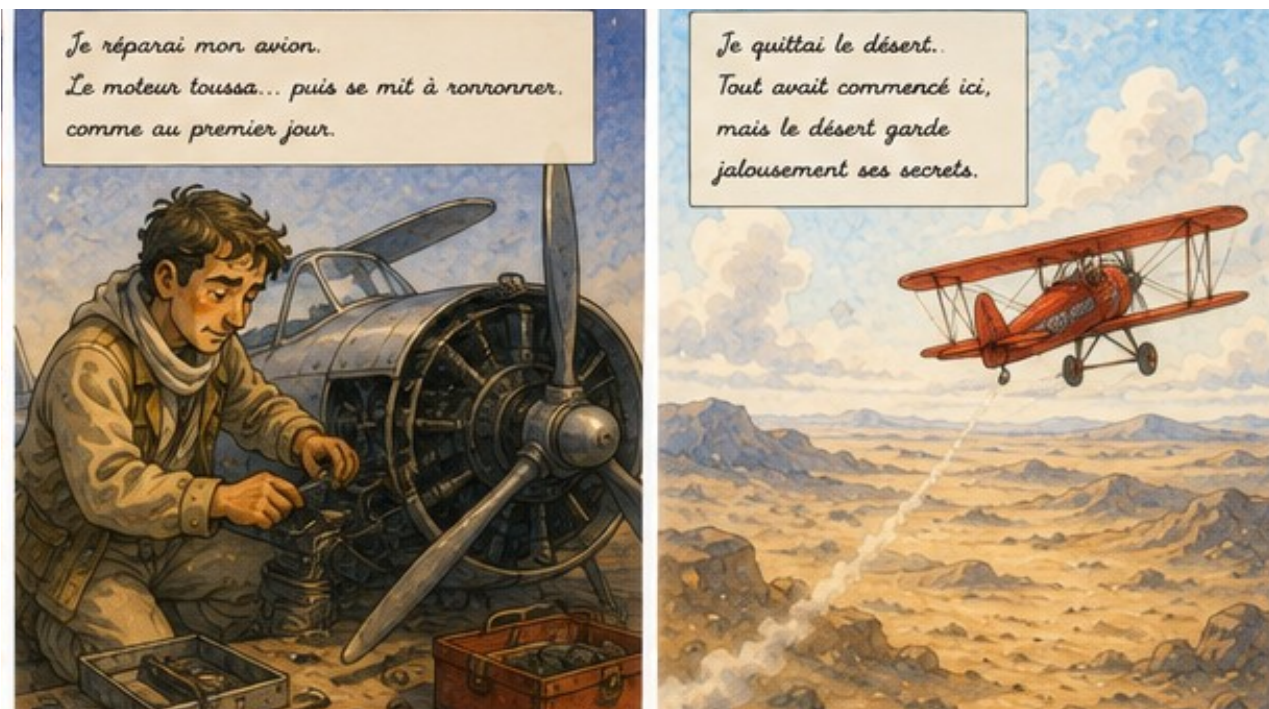
Mon avion pouvait revoler.

Je regardai le ciel.

J'aurais voulu partager cette bonne nouvelle avec le Petit Prince.

Mais il était déjà loin.

Très loin.



Quelques heures plus tard, je quittai le désert.

Mon avion s'éleva lentement dans le ciel.

Je regardais les dunes s'éloigner sous mes ailes.

Je cherchais une dernière fois l'endroit où tout avait commencé.

Mais le désert ressemble toujours au désert.

Il garde jalousement ses secrets.

Personne n'aurait pu deviner qu'un petit garçon venu des étoiles avait marché ici.
Pour les autres pilotes, ce n'était qu'une immense étendue de sable.
Pour moi...
C'était devenu le plus merveilleux endroit du monde.

Les années passèrent.
Je continuai à voler.
Je découvris d'autres pays.
D'autres montagnes.
D'autres mers.
Je rencontrai beaucoup de personnes.
Mais je ne revis jamais le Petit Prince.
Enfin...
C'est ce que je croyais.
Car, certaines nuits, lorsque le ciel est parfaitement dégagé, je l'entends encore rire.
Pas avec mes oreilles.
Avec mon cœur.



Lorsque je regarde les étoiles, elles ne brillent plus tout à fait de la même manière.
Elles semblent sourire.
Certaines paraissent même éclater de rire.
Et je me demande alors...
Le Petit Prince est-il réellement rentré chez lui ?
Sa Rose l'attendait-elle encore ?
Son mouton a-t-il bien respecté la fleur ?
Le Renard pense-t-il encore à son ami lorsque le vent fait danser les champs de blé ?
Toutes ces questions resteront sans réponse.
Et c'est peut-être mieux ainsi.
Les plus belles histoires ne disent pas tout.
Elles laissent une place à notre imagination.

Depuis cette aventure, je regarde le monde autrement.

Quand je rencontre un enfant qui dessine, je prends le temps de regarder son dessin avant de répondre.

Quand je vois un coucher de soleil, je pense au Petit Prince qui déplaçait sa chaise pour en admirer plusieurs dans la même journée.

Quand je vois une Rose, je me rappelle que ce n'est pas sa beauté qui la rend unique.

C'est l'amour qu'on lui porte.

Lorsque j'entends le rire d'un enfant, j'ai parfois l'impression qu'une étoile vient de s'allumer dans le ciel.

Et lorsque je rencontre quelqu'un qui prend soin des autres...

Je me dis qu'il a sûrement déjà rencontré un Renard.



Vous vous demandez peut-être, vous aussi...

Cette histoire est-elle vraie ?

Ai-je vraiment rencontré un petit garçon venu d'une autre planète ?

Ou bien ai-je simplement rêvé, perdu au milieu du désert ?

Je pourrais vous répondre.

Mais je préfère vous poser une question.

Lorsque vous regardez les étoiles...

Que voyez-vous ?

De simples points lumineux ?

Ou bien des milliers de petites lumières qui racontent chacune une histoire ?

Lorsque vous regardez une boîte en carton...



Voyez-vous seulement une boîte ?

Ou êtes-vous capables d'imaginer qu'un mouton s'y cache ?

Lorsque quelqu'un vous offre une fleur...

Voyez-vous une simple plante ?

Ou pensez-vous au temps qu'il a fallu pour qu'elle pousse, qu'elle s'ouvre au soleil et qu'elle arrive jusqu'à vous ?

Si vous êtes capables de voir tout cela...

Alors peut-être avez-vous déjà rencontré le Petit Prince, vous aussi.

Avant de refermer mon carnet, j'aimerais vous confier une dernière mission.

Continuez à poser des questions.

Continuez à observer les nuages.

Continuez à écouter le chant des oiseaux.

Continuez à dessiner même si certains disent que ce n'est qu'un chapeau.

Continuez à prendre soin de ceux que vous aimez.

Continuez à protéger votre planète, comme le Petit Prince protégeait la sienne.

Continuez à apprivoiser vos amis.

Continuez à regarder les couchers de soleil lorsque vous êtes un peu tristes.

Et surtout...

Ne perdez jamais votre regard d'enfant.

Car les grandes personnes ont parfois besoin des enfants pour leur rappeler que les choses les plus importantes ne se voient pas toujours avec les yeux.



Je referme maintenant mon carnet.

Mais notre histoire, elle, ne s'arrête pas ici.

Car chaque fois qu'un enfant lèvera les yeux vers le ciel en se demandant sur quelle étoile habite le Petit Prince...

Alors cette aventure recommencera.

Peut-être ce soir.

Peut-être demain.

Ou peut-être dans très longtemps.

Et si, un soir d'été, vous entendez les étoiles rire...

Ne soyez pas surpris.

Souriez à votre tour.

Le Petit Prince n'est sans doute jamais très loin.

